

Les Amis du Sahara. Organe de l'Association Les Amis du Sahara. 1933/07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Bulletin off
1933

PRÉFECTURE ALGER
DÉPÔT LÉGAL

LES AMIS DU SAHARA

Organe de l'Association

“ Les Amis du Sahara ”



COLOMB-BÉCHAR

Bulletin Trimestriel

Juillet 1933

Pour tous Renseignements, s'adresser

au **SECRETARIAT GÉNÉRAL DE L'ASSOCIATION**

14, Rue de la Liberté, Alger

LES AMIS DU SAHARA

Organe de l'Association
" Les Amis du Sahara "



COLOMB-BÉCHAR

Bulletin Trimestriel

Juillet 1933

Pour tous Renseignements, s'adresser

au **SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DE L'ASSOCIATION**

14, Rue de la Liberté, Alger

SOMMAIRE

- I. — LES FRANÇAIS AU SAHARA (suite) par le capitaine LEHURAUX, 2^e partie. — VII *La Jonction avec le Soudan.*
- II. — CONFÉRENCES FAITES A RADIO-ALGER, par M. ROZIS, Sous-Directeur des Territoires du Sud :
1^o *Sur les Confins du Sahara, le pays de l'alfa;*
2^o *Les Oasis Sahariennes.*
- III. — CONFÉRENCE FAITE A RADIO-ALGER, par M. le Médecin-Colonel COSTES, Chef du Service de Santé des Territoires du Sud, sur *L'Organisation médicale du Sahara.*
- IV. — LA LIAISON POSTALE MILITAIRE A TRAVERS LE SAHARA, par M. le Colonel WEISS, commandant le 1^{er} groupe d'aviation d'Afrique.
- V. — RALLYE AÉRIEN SAHARIEN. — Résultats techniques.



Les Français au Sahara⁽¹⁾

2^e PARTIE

VII. — LA JONCTION AVEC LE SOUDAN

Le rôle des compagnies sahariennes, précisé par le décret du 1^{er} août 1902, consistait essentiellement à faire observer l'ordre dans les oasis, besogne facile après les quelques échauffourées du début de l'occupation.

Les ksouriens du Touat et du Tidikelt s'accommodaient fort bien de notre présence dans leur pays et ne songaient nullement à secouer un joug qui ne leur pesait point. Au contraire, ils se réjouissaient de ne plus être les victimes des nomades et de pouvoir, désormais, recueillir intégralement les produits de leurs jardins sans être astreints au lourd prélèvement opéré naguère par les Beraber ou les Touareg.

La population sédentaire des oasis n'était donc pas à craindre et une force de police réduite eût été suffisante pour la maintenir dans l'obéissance. Mais les pillards du désert demeuraient des adversaires redoutables pour les caravaniers et constituaient une menace constante pour nos petits détachements et les isolés. C'est contre ces pillards que les méharistes allaient entrer en action et donner ainsi à la police saharienne une exten-

(1) Voir précédents bulletins depuis Janvier 1932.

sion insoupçonnée. La chasse aux écumeurs de caravanes devait en effet conduire nos Châamba jusque dans les parties les plus éloignées du Sahara, et permettre au commandant LAPERRINE de réaliser son rêve, qui visait à la disparition de l'obstacle saharien par la liaison définitive entre l'Algérie et l'Afrique occidentale française.

L'ancien officier soudanais, devenu chef des compagnies sahariennes d'Algérie, avait jadis guerroyé contre les Touareg de la boucle du Niger; il connaissait les « deux rives du Sahara » et il savait qu'aucune difficulté vraiment sérieuse ne s'opposerait au franchissement des larges espaces qui séparaient ces rives. Le commandant LAPERRINE avait à sa disposition la troupe idéale pour l'exécution de ce projet; la reconnaissance du lieutenant GUILLO-LOHAN en 1902, celle accomplie par lui-même dans l'Ahnet l'année suivante lui avaient confirmé les qualités sahariennes ainsi que le loyalisme de ses méharistes; il savait qu'avec eux il pouvait risquer toutes les aventures, sinon sans danger du moins en toute connaissance de cause et avec le maximum de chance de succès.

Des projets aussi hardis effrayèrent tout d'abord les esprits timorés. A vrai dire depuis la mission FOUREAU-LAMY et le combat de Tit l'on se rendait un compte plus exact des réalités sahariennes. Les Touareg avaient beaucoup perdu de leur prestige et, d'ailleurs, la soumission de l'aménoukal MOUSSA AG AMASTAN nous assurait leur neutralité et peut-être même leur collaboration. Mais la crainte irraisonnée qu'inspirait encore le désert proprement dit demeurait toujours fortement enracinée, à telle enseigne que l'on ne pouvait se résoudre à l'attaquer délibérément en lançant de faibles ef-

fectifs dans son immensité. Il fallut que LAPERRINE avec l'autorité qui s'attachait déjà à son œuvre, déploya toute son éloquence persuasive pour avoir raison de cette excessive timidité, faire admettre enfin ses idées, et obtenir l'autorisation d'entreprendre leur prudente exécution.

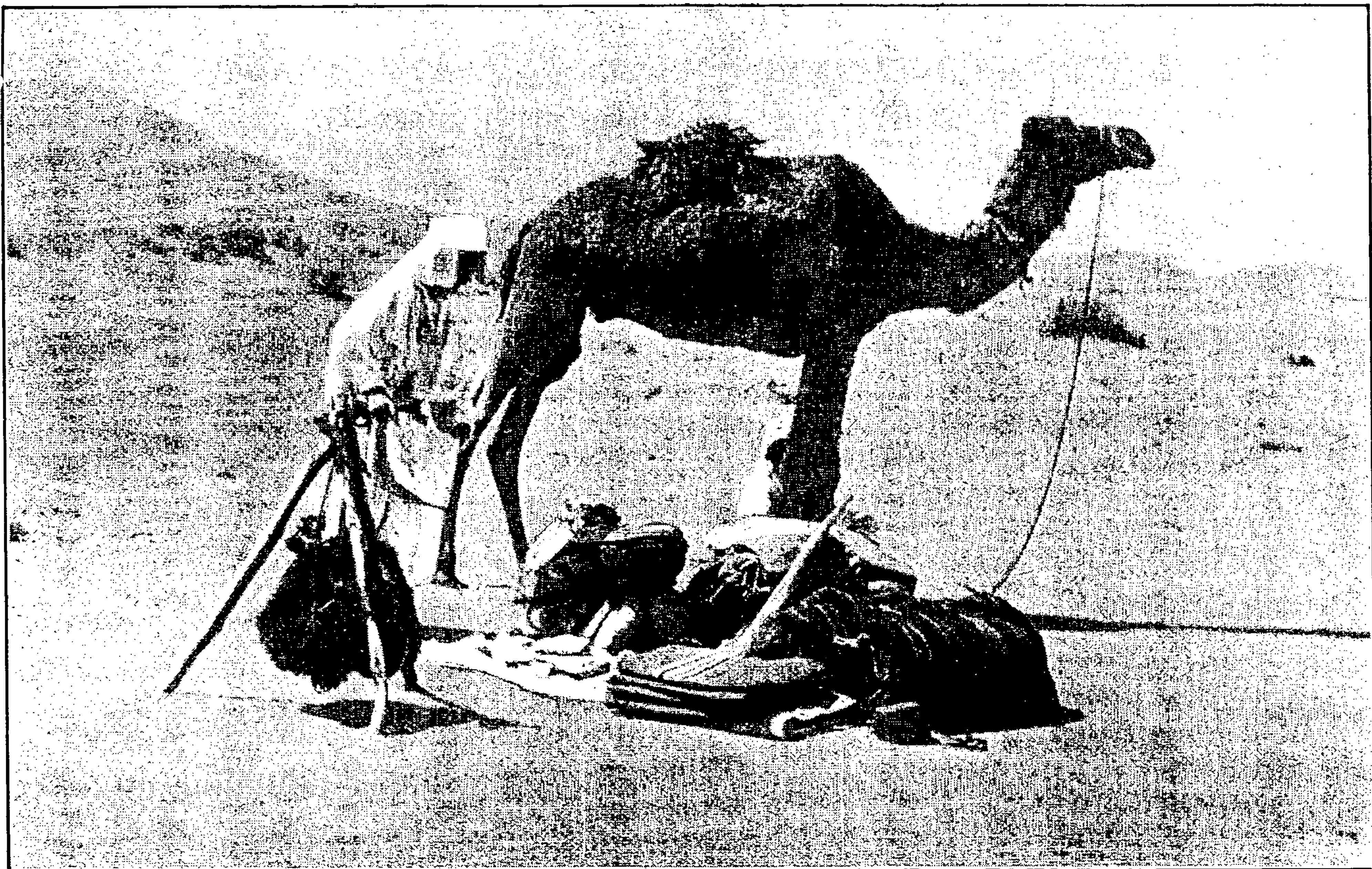
Dès le mois de mars 1904, peu après la soumission des Touareg Hoggar le commandant LAPERRINE décidait de se rendre personnellement dans la vieille capitale du Soudan, à Tombouctou, qui, à cette époque, n'était déjà plus « la mystérieuse » puisque les troupes françaises l'occupaient depuis le mois de décembre 1893.

Ce projet pouvait paraître audacieux, téméraire même. Il était cependant assez facilement réalisable et le commandant militaire des Oasis n'eût pas trop de peine à le démontrer à ses chefs. Certes il y avait quelques risques à braver. Il allait falloir passer dans des contrées inconnues, sous la conduite de guides indigènes dont l'on n'était pas tout à fait sûr; peut-être rencontrerait-on aussi des populations hostiles, notamment des rezzou Beraber dont le théâtre d'opérations était précisément l'Adrar et le Timetrin que les méharistes algériens auraient à traverser. Ces dangers, et d'autres encore, le commandant LAPERRINE en avait supputé la véritable portée; il était sûr de pouvoir les vaincre avec sa petite troupe et il estimait, en outre, que les résultats à espérer de cette randonnée valaient que l'on courût quelques risques.

LAPERRINE désirait affermir le prestige dont la France jouissait déjà au Sahara en exécutant une manifestation de notre force qui frappât l'imagination de tous les habitants du désert. Sans doute

nos précédentes reconnaissances dans le Hoggar avaient été, pour ceux-ci, motifs à méditation; ils ne pouvaient concevoir, toutefois, que nous oserions les rejoindre jusqu'en bordure du fleuve, du Niger lointain, à travers les Tanezroufts arides et sans eau, « le pays de la soif »; là ils étaient bien chez eux et ce n'est pas avec les Châamba, croyaient-ils, que l'on pourrait y venir troubler leur quiétude. Le commandant LAPERRINE ne voulait pas que cette conviction restât gravée plus longtemps dans ces cervelles simplistes; il jugeait avec raison que la pacification totale et durable du Sahara serait plus vite obtenue s'il parvenait à prouver aux Touareg que les Châamba pouvaient, par leurs seuls moyens, les atteindre rapidement et sûrement en quelque partie que ce fut du désert.

Le commandant des Oasis poursuivait encore un autre objectif. S'étant rendu compte qu'une collaboration étroite et amicale entre les autorités françaises du Soudan et de l'Algérie deviendrait bientôt nécessaire, il souhaitait que cette collaboration se réalisât le plus tôt possible. De nombreux points litigieux s'étaient, en effet, révélés, qu'il convenait de résoudre à l'amiable sans trop tarder afin d'éviter les malentendus possibles. Il était notamment désirable de régler au plus tôt la situation des Touareg de l'Adrar des Iforas dont on ne savait s'ils appartenaient à l'Algérie ou au Soudan. Une entrevue avec l'officier supérieur commandant le territoire militaire de Tombouctou ne pourrait être que profitable aux intérêts des deux possessions et, de surcroît, elle affirmerait avec éclat aux yeux des populations sahariennes.



Collection du Général DINAUX.

Cliché Arnaud

Le R.P. de Foucauld dans le Tanezrouft en 1907

le parfait accord qui unissait les Français du Nord à ceux du Sud.

Le chef d'escadrons LAPERRINE avait pu décider son camarade de promotion de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le R. P. Charles DE FOUCAULD, à faire partie de cette reconnaissance. Le Père DE FOUCAULD, officier de cavalerie démissionnaire, explorateur du Maroc, devenu prêtre, puis moine au Sahara, résidait depuis le mois d'octobre 1901 à Beni-Abbès où il avait édifié un petit ermitage, dont il était d'ailleurs le seul occupant. LAPERRINE, resté en relations suivies avec son ancien condisciple, qui partageait ses idées et encourageait ses ambitions patriotiques, n'eut aucune peine à convaincre le Père que son apostolat devait s'exercer plus loin, au cœur du désert, au pays des Touareg, où il pourrait concilier son idéal religieux de prêtre avec la mission civilisatrice que le commandant militaire supérieur des Oasis désirait lui confier. C'est pour se préparer à ce rôle magnifique, mais difficile, que le Père DE FOUCAULD accepta de se joindre à la reconnaissance dirigée par son ami.

A cette reconnaissance s'était également joint M. VILLATTE, de l'Observatoire d'Alger, l'ancien compagnon de FOUREAU.

Le détachement d'escorte commandé par le lieutenant BESSET, de la compagnie saharienne du Tidikelt, suivit l'itinéraire Akabli-In-Zize-Timissao-In-Ouzel et parvint en région soudanaise sans le moindre incident. Les Touareg Iforas et Taïtoq rencontrés s'étaient montrés dévoués, bien disposés à rendre les services qui pourraient leur être demandés et paraissaient heureux de se placer sous la protection des Français. C'est le 16

avril, à Timiaouin, que de sérieuses difficultés devaient surgir sous une forme regrettable et bien imprévue puisqu'elles allaient être suscitées par d'autres Français venus du Soudan.

A Timiaouin, en effet, le commandant LAPERRINE eut la surprise, tout d'abord agréable, de se trouver en présence d'un détachement de l'infanterie coloniale dirigé par le capitaine THÉVENIAUT. Cette rencontre à laquelle ne s'attendaient pas les algériens, n'était cependant par fortuite. Informé des projets du chef de la reconnaissance, le commandant du territoire du Niger avait aussitôt dépêché son collaborateur pour signifier au chef d'escadrons LAPERRINE l'interdiction formelle de pénétrer dans la région de l'Adrar des Iforas et de poursuivre sa route vers le Niger.

L'ancien officier soudanais crut d'abord à une interprétation inexacte des ordres reçus ou à un excès de zèle d'un subordonné. Il dut pourtant se rendre à l'évidence. Au désir qu'il exprima de continuer jusqu'à Tombouctou pour ravitailler son détachement, ou tout au moins jusqu'à Tessalit où il avait donné rendez-vous aux chefs Iforas, le capitaine THÉVENIAUT apposa un refus catégorique en arguant les instructions impératives reçues de ses chefs.

Que faire devant l'intransigeance d'une telle attitude ? Passer outre et risquer un conflit renouvelé de l'affaire VOULET-CHANOINE, ou bien accepter l'affront et abandonner le rêve caressé ? Cruel dilemme pour un officier qui, ayant une mission précise à accomplir, se voit empêché de la réaliser par ceux-là même qui eussent dû l'aider dans son entreprise. Il fallait à tout prix éviter un incident dont eut souffert le prestige de la France, et qui

aurait eu un retentissement fâcheux pour notre pays dans le monde entier. LAPERRINE le comprit et il n'hésita pas à prendre la sage décision qui s'imposait. Renonçant à la gloire presque acquise d'avoir traversé pacifiquement le désert avec une poignée d'hommes, il se dirigea vers Tin Zaouaten, laissant le détachement soudanais regagner seul sa garnison de Tombouctou.

Le 3 juillet 1904, le commandant LAPERRINE rentrait à In-Salah sans nouvel incident, après avoir parcouru une partie de la région du Hoggar et visité les centres de cultures d'Abalessa, de Tit et d'In-Amdjel.

L'affaire de Timiaouin fit grand bruit dans les milieux coloniaux. Certains reprochaient, non sans véhémence, au chef des méharistes algériens d'avoir outrepassé ses pouvoirs en pénétrant dans une région qui ne relevait pas de son commandement. D'autres, cependant, reconnaissaient sa bonne foi et exprimaient le regret qu'il eût été mis si peu courtoisement en demeure d'interrompre une reconnaissance dans des territoires désertiques dont la répartition entre l'Algérie et l'Afrique occidentale française n'avait pas encore été déterminée.

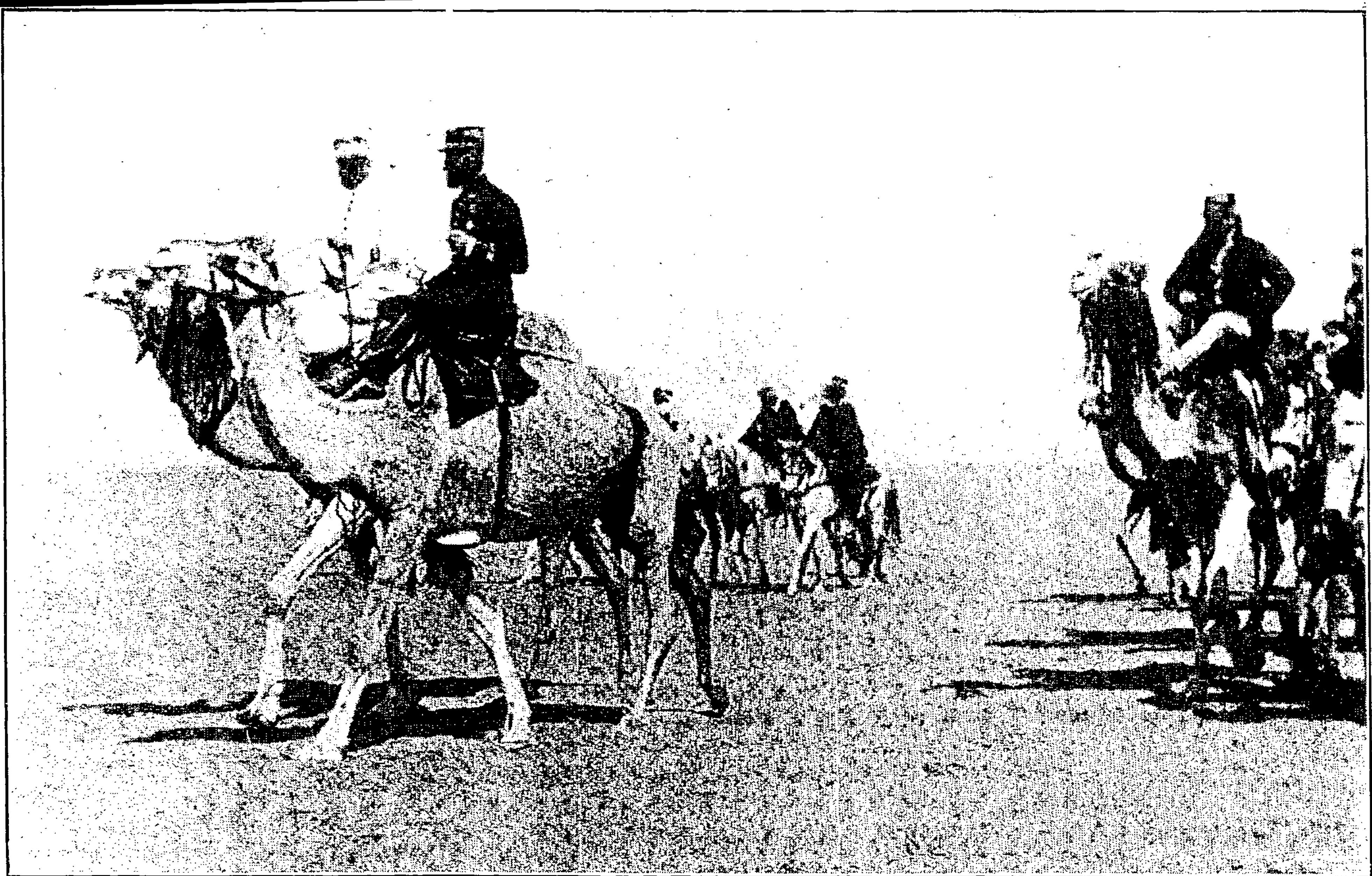
Quoiqu'il en fut, et de quelque côté que fussent les forts, cet incident, survenu peu d'années après le drame de Sankoré, ne pouvait laisser dans les milieux métropolitains toujours enclins à généraliser les choses, surtout les pires, qu'une impression défavorable aux coloniaux, à ce que l'on appelait « la mentalité coloniale ». Il demeura heureusement isolé; par la suite, les relations établies entre les représentants de la France dans les deux colonies voisines n'ont jamais cessé de demeurer amicales et empreintes du plus entier désir de

mettre en commun toutes les énergies au service de la Patrie.

Cette première rencontre de deux détachements français au cœur du désert revêtait néanmoins une importance considérable, car elle apportait la preuve que le Sahara pouvait être franchi sans difficulté sérieuse par une troupe spécialisée, d'un effectif réduit, et elle établissait la première jonction de l'Algérie et du Soudan.

L'incident lui-même, qui faillit mettre aux prises les deux troupes, servit à mettre en lumière l'imprécision, qui le provoqua, des droits territoriaux de l'Algérie et du Soudan sur les régions sahariennes. Le premier résultat de cette jonction fut donc de déterminer les zones d'action respectives des deux colonies, de répartir les tribus du Sahara central et de fixer nettement les attributions ainsi que les responsabilités des autorités françaises chargées de la police du désert.

Tout d'abord on envisagea la constitution d'un vaste commandement unique, une sorte de gouvernement du Sahara qui aurait eu pour avantage de placer sous la même direction toute la politique saharienne ainsi que la protection militaire de ce pays. Ce projet rencontrait de nombreux partisans, principalement parmi les préconisateurs, déjà nombreux, du chemin de fer transsaharien. On y renonça cependant et sans doute faut-il le regretter aujourd'hui, car il est certain que la pacification du Sahara eût été réalisée plus rapidement et plus économiquement encore et que, par ailleurs, les problèmes qui se posent à l'heure actuelle, se trouveraient singulièrement simplifiés. Mais à cette époque on ne prévoyait pas que le Sahara pourrait devenir un jour un carrefour des



Collection du Général DINAUX.

Cliché Arnaud

1907. - Le Colonel LAPERRINE et le Capitaine DINAUX.

voies transcontinentales. Il n'y existait aucune autre voie de communication que les pistes chame-lières souvent précaires et dangereuses. On donna alors la préférence à un partage de territoires en laissant à l'Algérie tout le pays Hoggar tandis que l'Afrique occidentale française recevait l'Adrar des Iforas au Sud de Tin Zaouaten, ainsi que l'Air à partir d'In-Azaoua. Cette délimitation, admise dès 1904, fut sanctionnée en juin 1905 par le Gouvernement de la Métropole.

Au printemps de l'année 1905 le capitaine DINAUX, successeur du capitaine MÉTOIS depuis le 29 décembre 1904 au commandement de la compagnie saharienne du Tidikelt et de l'annexe d'In-Salah, résolut d'entreprendre une grande reconnaissance vers l'Adrar et le Hoggar.

Cette tournée s'avérait nécessaire. Les Touareg, les Iforas notamment, se souciaient fort peu des subtilités administratives qui venaient de scinder leur pays; ils entendaient bien continuer à vivre comme par le passé, à utiliser les zones de pâturages qu'ils avaient accoutumé de fréquenter. Les Iforas ne comprenaient pas pourquoi on voulait les rattacher au Soudan, alors qu'ils étaient plutôt en relations constantes avec les Touareg du Hoggar qui, eux, relevaient de l'Algérie. Les dispositions nouvelles avaient créé un certain malaise qu'il convenait de dissiper au plus tôt. Il fallait faire comprendre à ces populations les raisons d'ordre et de méthode qui avaient motivé l'annexion de leurs terrains de parcours à l'Algérie d'une part, au Soudan de l'autre.

Le capitaine DINAUX se proposait également de contraindre les fractions demeurées sourdement hostiles à préciser leur attitude à notre égard

et, le cas échéant, de soustraire à leur influence nocive les tribus soumises. Il voulait enfin étudier le principe du paiement de l'impôt par les Touareg ralliés et amener ceux qui se considéraient bien comme des alliés mais non comme des sujets, à présenter une soumission sincère et sans arrière-pensée.

Le détachement servait en même temps d'escorte à MM. les professeurs GAUTIER et CHUDEAU, de l'Université d'Alger, à M. ETIENNOT, directeur des postes du département d'Oran et au R.P. DE FOUCAULD.

Partie d'In-Salah le 3 mai 1905, la reconnaissance atteignait le 23 juin le puits d'In-Ouzel, où se trouvait l'aménoukal MOUSSA AG AMASTAN accompagné de nombreux Touareg de sa tribu. L'attitude du chef targui fut extrêmement correcte. MOUSSA renouvela solennellement son serment de fidélité à la France et il reçut, en présence de ses gens, un burnous de commandement, investiture officielle de la dignité d'aménoukal de la confédération du Hoggar.

Durant un mois le détachement séjourna dans l'Adrar, allant de campement en campement afin de permettre à son chef de faire connaître à tous les intentions pacifiques de la France et de préciser les droits comme les devoirs de chacun. Les résultats politiques ne se firent pas attendre. Tous les Touareg en nomadisation dans la région vinrent saluer l'officier français et lui apporter l'assurance de leurs bons sentiments; parmi eux se trouvaient des nobles jusqu'alors indécis et en particulier notre vieil adversaire ANABA, frère de l'ancien aménoukal ATTICI, que nous avons destitué de ses fonctions.

Le capitaine DINAUX profita également de son séjour en Adrar pour convoquer les chefs Iforas. Il les avisa que leur rattachement à l'Afrique occidentale française était définitif et que s'ils cherchaient à se dérober aux ordres des autorités de ce pays ils s'exposeraient à des sanctions désagréables. Les Touareg étaient d'ailleurs prévenus que les méthodes de commandement et d'administration étaient identiques au Soudan et en Algérie et qu'ils trouveraient là-bas la même bienveillance, la même équitable justice de la part des représentants de la France. L'officier engagea alors les Iforas à se rendre à Gao pour faire acte de soumission aux autorités dont ils relevaient désormais. Ils se montrèrent d'abord peu disposés à suivre ce conseil; ils finirent cependant par s'incliner et envoyèrent aussitôt à Gao une députation de notables munie de pleins pouvoirs. M. le professeur GAUTIER, qui désirait se rendre au Soudan, se joignit à cette députation.

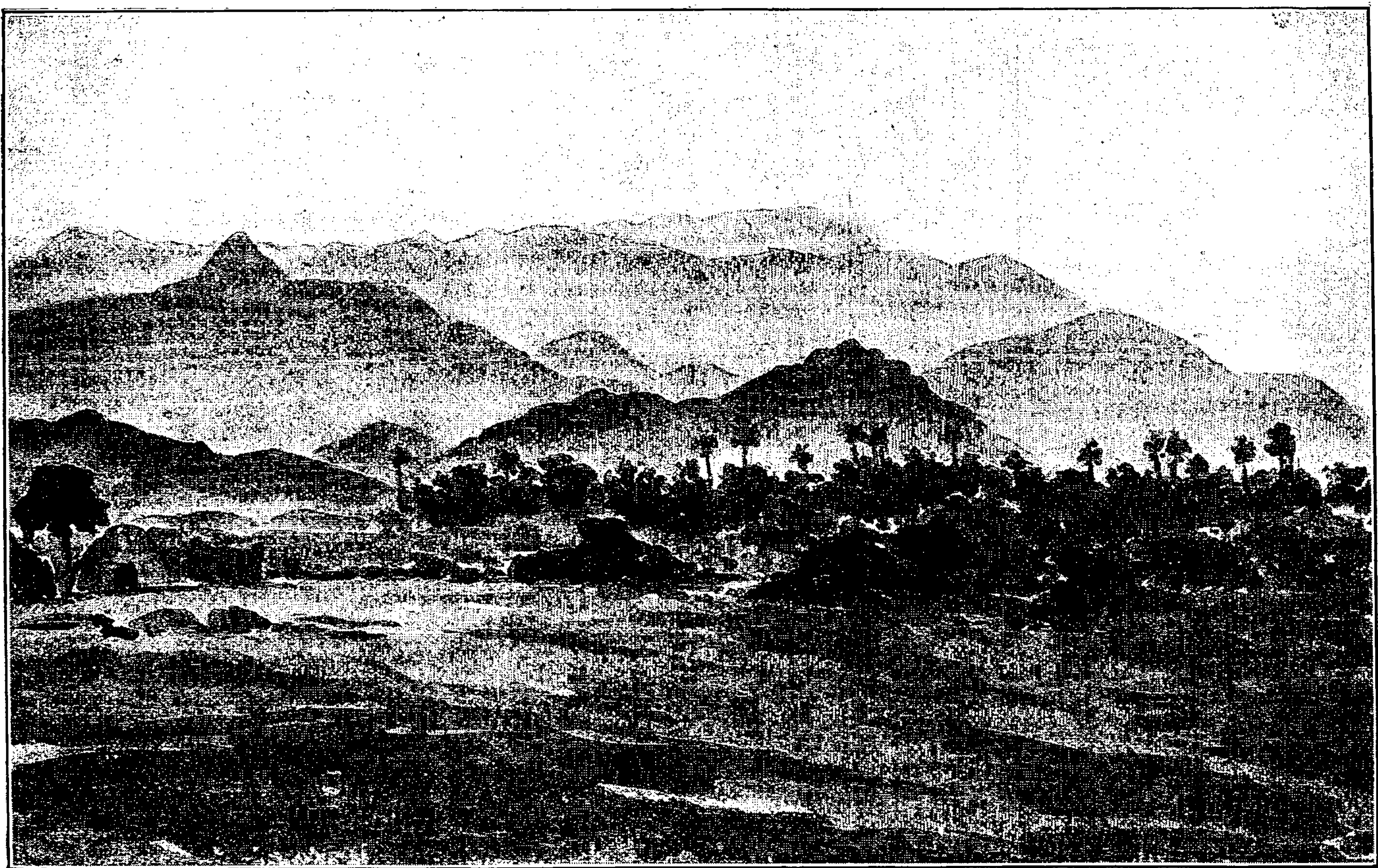
La reconnaissance DINAUX se dirigea ensuite vers le Hoggar et alla s'installer à proximité du petit centre de cultures de Tamanrasset. M. ETIENNOT, sa mission terminée, rejoignait alors directement In-Salah, tandis que le R. P. DE FOUCAULD choisissait un emplacement aux abords du centre pour y faire procéder à la construction du petit ermitage dans lequel il vécut dix ans.

Le 25 août 1905 Tamanrasset fut le théâtre d'une cérémonie grandiose et émouvante. De toutes les parties du Sahara, des guerriers Touareg étaient accourus à l'appel de leur aménoukal pour se présenter à l'officier Français et assister à la grande réunion à laquelle celui-ci les avait conviés. Le capitaine DINAUX avait su pénétrer l'âme simple,

mais encore mystérieuse, des Touareg. Il s'était vite aperçu que ceux-ci se montraient sensibles aux manifestations extérieures de la puissance et que notre prestige grandirait parmi eux en fonction de notre générosité et de notre force. En fin psychologue il soigna la mise en scène de cette réunion afin de frapper l'esprit des guerriers Touareg, grands amateurs de faste et d'apparat. Autour de sa tente, au faite de laquelle flottait le drapeau français, les méharistes en armes, revêtus de leur grande tenue, gandourah blanche et ceinture rouge croisée sur la poitrine, formaient une splendide garde d'honneur à l'officier, et tandis que l'unique clairon du détachement faisait entendre sa fanfare à tous les échos pour annoncer l'ouverture de la séance, les Touareg attendaient à distance respectueuse l'invitation de se rapprocher de celui qui représentait avec beaucoup de distinction et d'autorité la lointaine Nation qui les avait honorablement vaincus.

La réunion fut calme, cérémonieuse. On parla de la paix, des bienfaits que la France allait apporter aux populations du désert, sous condition que celles-ci se montreraient dorénavant dociles et sincères dans leur loyalisme. Le capitaine DINAUX présenta le Père DE FOUCAULD, marabout vénéré des Français, qui allait rester pour toujours à Tamanrasset et apporter aux Touareg les soins médicaux les plus vigilants. Ces conversations amicales se prolongèrent plusieurs jours et laissèrent une impression profonde et durable.

Pendant le long séjour qu'il fit dans le Hoggar, le capitaine DINAUX se mit en relations avec le commandant du poste soudanais d'Agadez pour lui annoncer son désir de le rencontrer dans le mas-



Aquarelle du Général DINAUX.

La chaîne de Timdjé et l'oasis d'Iferouane.

sif de l'Air et il prépara minutieusement cette nouvelle reconnaissance vers le Soudan avec l'aménoukal MOUSSA AG AMASTAN.

Partie de Tamanrasset le 3 septembre 1905 cette reconnaissance, à laquelle s'était joint M. le professeur CHUDEAU, atteignait facilement Iferouane quinze jours plus tard sans incident. Quelques années auparavant il avait fallu à la mission FOUREAU-LAMY, pour accomplir le même parcours vaincre des difficultés très grandes. Malheureusement la jonction projetée avec les troupes soudanaises ne pût avoir lieu car, entre temps, le poste d'Agadez avait été évacué; seul, un courrier à méhari se trouvait au point convenu pour annoncer, en même temps que cette nouvelle fâcheuse, la venue prochaine à Iferouane du chef de bataillon d'infanterie coloniale GADEL avec un groupe de tirailleurs. La capitaine DINAUX attendit plusieurs jours l'arrivée du détachement soudanais, mais limité par le temps ainsi que par ses provisions de vivres, il ne pût prolonger son séjour en Air et dût rentrer au Hoggar avec le regret de n'avoir pu réaliser intégralement son programme. M. CHUDEAU, désireux de poursuivre ses études dans la région soudanaise, demeura à Iferouane d'où il gagna par la suite Zinder et le Niger.

Cette première grande tournée saharienne, prélude des randonnées qui suivirent ensuite presque sans interruption, donna des résultats très intéressants. Grâce à un ensemble de circonstances favorables, et à la présence simultanée dans les oasis sahariennes de savants et d'explorateurs qui s'y étaient rencontrés sans accord préalable et qui participèrent à cette reconnaissance pacifique, celle-ci permit aux professeurs GAUTIER et CHUDEAU

de se livrer à des études scientifiques en vue d'inventorier le Sahara et d'explorer des pays nouveaux. A leur retour ces deux éminents savants publièrent des travaux remarquables, en particulier les importants ouvrages intitulés : « *Sahara Algérien* » et « *Sahara Soudanais* ».

De son côté, M. ETIENNOT avait dirigé une mission d'études pratiques ayant pour objet la pose de la ligne télégraphique transsaharienne. Les conclusions du rapport remis par ce haut fonctionnaire s'étaient montrées favorables à l'exécution de ce projet, lequel ne fut cependant jamais réalisé. La création, intervenue depuis, d'un réseau radio-télégraphique au Sahara autorise à ne pas le regretter.

Enfin, et ce ne fut pas l'événement le moins sensationnel de cette période, le R. P. Charles DE FOUCAULD s'était définitivement installé au Hoggar. Dans le modeste ermitage qu'il fit construire à Tamanrasset, il procéda non seulement à l'achèvement d'un lexique tamaheq, mais aussi à la création d'une infirmerie indigène que de nombreux Touareg ne devaient pas tarder à fréquenter.

D'autre part, du point de vue politique le principe du paiement d'un impôt avait été posé et accepté; des makhzens avaient été organisés; tous les chefs Touareg influents s'étaient ralliés publiquement en s'engageant à respecter les ordres de l'autorité française et à rester fidèles à la parole donnée.

Le capitaine DINAUX pouvait être fier des résultats enregistrés. Dans cette première prise de contact avec les adversaires de la veille il s'était montré diplomate avisé; il avait su révéler aux Touareg le vrai visage de la France, bonne, géné-

reuse, prête à toutes les bienveillances, mais aussi ferme et intransigeante sur le chapitre de l'honneur. L'officier saharien avait employé le langage qu'il fallait pour être compris de ces hommes simples, et c'est sans doute de cette première réunion qu'est née la sympathie réciproque qui, en ce qui concerne les nobles du moins, ne s'est jamais démentie.

Le nom du capitaine DINAUX mérite de figurer sur la liste des bons artisans de l'œuvre française de pacification au Sahara.

Cependant la jonction avec les troupes françaises du Soudan n'avait pas encore été réalisée complètement. Il y avait bien eu la rencontre LAPERRINE-THÉVENIAUT, mais elle n'avait démontré que la possibilité matérielle de ces rencontres; elles avaient été sans portée pratique pour l'établissement d'un programme commun d'action et de politique sahariennes.

Cette situation ne pouvait se prolonger sans inconvénient. Maintenant que, de part et d'autre, la France occupait des postes avancés dans le désert, il devenait indispensable que les chefs de ces postes se connussent et se missent en rapport pour échanger leurs idées, comme leurs projets.

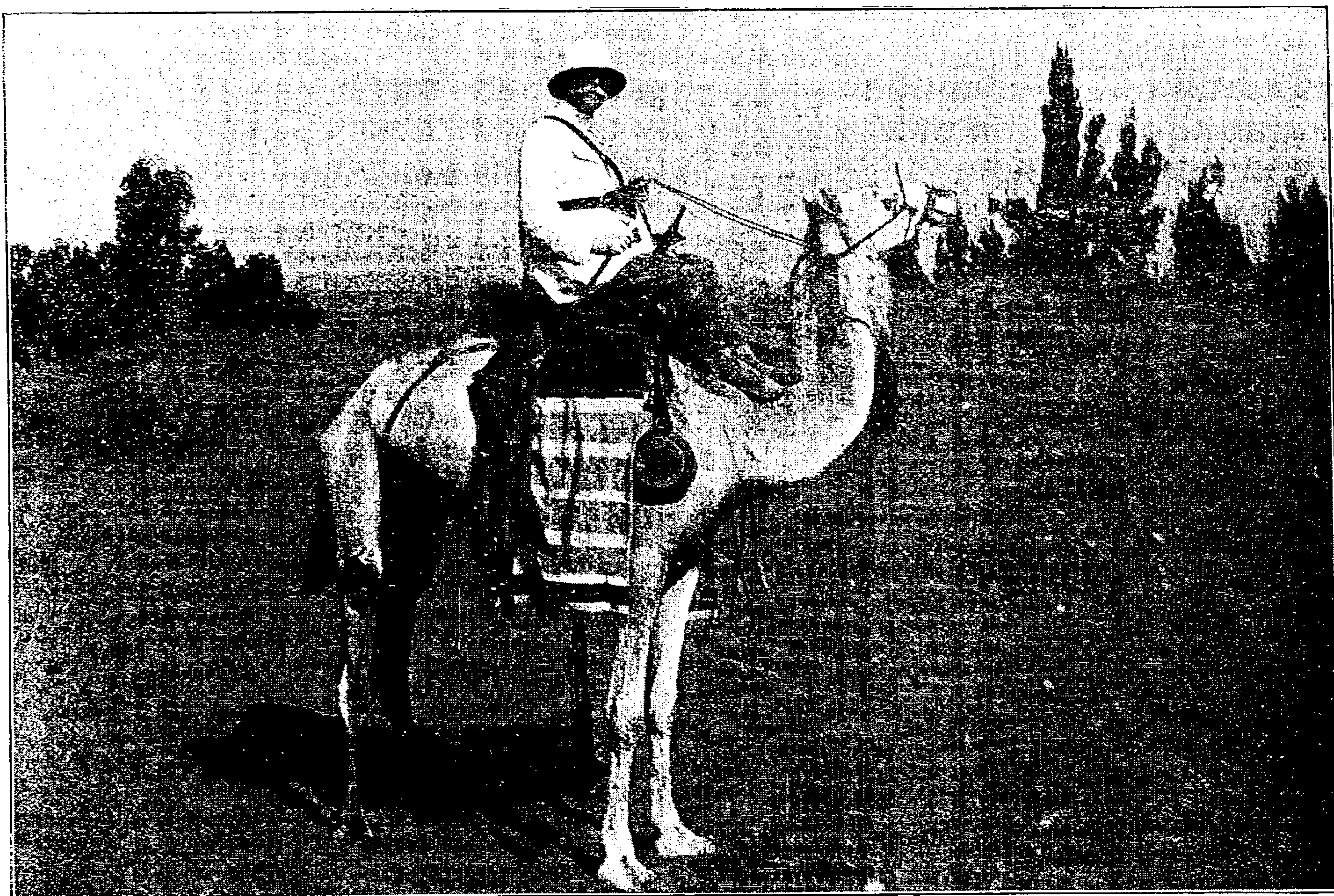
Le poste d'Agadez ayant été réoccupé en 1906 une tentative nouvelle eut lieu dans l'Aïr et cette fois elle réussit pleinement. Le lieutenant CLOR, de la compagnie saharienne du Tidikelt, se rencontra le 12 octobre à Iferouane avec les soudanais du capitaine LAFFORGUE et du lieutenant MASSE venus, le premier, de Tahoua, le second d'Agadez. Durant trois jours Châamba algériens et noirs soudanais fraternisèrent, tandis que leurs chefs s'entretenaient amicalement des questions

importantes intéressant leurs territoires respectifs.

Cette jonction eut les plus heureuses conséquences politiques. Jusqu'alors les Touareg, aussi bien ceux de l'Algérie que ceux de l'Afrique occidentale française, s'étaient imaginés qu'il existait entre nos deux colonies une cloison étanche et que les Français du Soudan ne désiraient pas avoir de relations avec leurs frères du Nord. L'incident regrettable de Timiaouin n'avait pu, il faut le reconnaître, que les confirmer dans cette idée. Désormais, la bonne entente entre les autorités françaises des deux pays ne pourrait plus être mise en doute et les Touareg allaient pouvoir induire de cette constatation que leurs infractions seraient à l'avenir toujours châtiées quel que fût leur lieu de nomadisation. L'extrême mobilité de nos méharistes apportait, en effet, une garantie essentielle pour la tranquillité du pays en même temps qu'un gage pour une police facile.

Notre prise de possession progressive du Sahara central troublait au plus haut point nos adversaires de l'extérieur, tous ceux qui vivaient de rapines, dont le pillage était la seule industrie comme aussi la principale ressource. Ceux-là se rendaient compte que la présence permanente de nos méharistes dans toutes les parties habitées de l'immense désert, et la possibilité que possédaient les Français de se déplacer aussi rapidement qu'eux-mêmes, allaient modifier profondément leurs conditions de vie et compliquer singulièrement leurs opérations fructueuses de naguère. Aussi ne négligèrent-ils pas de mettre en œuvre tous leurs efforts pour tenter de soulever les populations sahariennes contre nous.

Le plus acharné parmi ces adversaires était as-



Collection du Général DINAUX.

1926. - Le Général DINAUX, Commandant le Territoire d'Aïn-Sefra

surément le vieil ABIDIN EL KOUNTI, marabout influent de la tribu des Kountas, retiré avec ses fils et ses partisans dans le Sahara occidental, mais qui avait conservé avec les gens du Touat, de l'Ahnet et de l'Adrar des relations très étroites. Installé dans l'Ahnet avec ses campements, ABIDIN s'y livrait à une propagande active auprès des Touareg Taïtoq et Iforas, prêchant la révolte contre les Français. Son autorité et son influence étaient telles que, non seulement les Taïtoq, mais aussi les Hoggar en nomadisation dans cette région se détachèrent peu à peu de l'aménoukal MOUSSA AG AMASTAN en manifestant ouvertement leur intention de reprendre leur indépendance.

Il était urgent de mettre fin à ces agissements et de faire voir à ces populations que la force française veillait et saurait se faire respecter des perturbateurs. Une jonction fut décidée entre les troupes algériennes et les troupes soudanaises. Cette jonction eut lieu à Timiaouin le 28 avril 1907. Le détachement de l'Afrique occidentale française, composé de tirailleurs venus de Bamba et de Gao, était commandé par les capitaines CAUVIN et l'ASQUIER. Le groupe méhariste de l'Algérie, dirigé par le capitaine DINAUX, servait également d'escorte à deux officiers de l'infanterie coloniale, le capitaine ARNAUD et le lieutenant CORTIER, qui rejoignaient leurs postes respectifs au Soudan par la voie du désert, avec mission d'étudier l'organisation des compagnies sahariennes en vue de la création d'unités similaires en Afrique occidentale française.

Après plusieurs journées passées à Timiaouin, au cours desquelles les officiers examinèrent la meilleure manière d'exercer la police et de main-

tenir la sécurité dans la région, le capitaine DINAUX quittait ses camarades du Soudan pour rayonner dans l'Adrar des Iforas. Pendant près de deux mois il visita tous les campements, organisa de nombreuses réunions pour expliquer le rôle que la France s'était fixé et se fit présenter tous les chefs et notables auxquels il signifia ses instructions précises et les sanctions qui pourraient intervenir si ces instructions n'étaient pas scrupuleusement observées.

Le capitaine DINAUX rentrait à In-Salah fin juillet après avoir exécuté d'excellente besogne et non sans avoir laissé au Hoggar un important détachement de méharistes sous les ordres du lieutenant SIGONNEY.

L'élan était donné, la marche vers le Sud définitivement engagée. Malgré les réticences venues du Nord, les obstacles de toute nature qu'il avait à vaincre, le peu d'empressement que l'on mettait, en haut lieu, à le seconder, LAPERRINE poursuivait inlassablement sa tâche patriotique, et il avait la grande satisfaction de pouvoir affirmer qu'il ne s'était pas trompé; le Sahara se soumettait peu à peu sans effusion de sang et sans qu'il en coûtât bien cher au pays.

Dès cette époque, les jonctions algéro-soudanaises se succédèrent assez rapidement.

En cette même année 1907, le lieutenant HALPHEN et l'officier interprète Pozzo di Borgo, tous deux de la compagnie saharienne du Tidikelt, rencontraient à Ifrouane, le 30 octobre, le capitaine POSTH, commandant le cercle d'Agadez. Le lieutenant HALPHEN rapportait de cette tournée de précieux renseignements sur la région comprise entre le Hoggar et l'Air, tandis que l'interprète

POZZO DI BORGO recueillait de sérieuses informations sur les tribus de l'Air ainsi que sur le commerce transsaharien.

Le rayon d'action de la compagnie saharienne du Tidikelt s'était notablement développé, le cercle étroit fixé par le décret d'organisation avait depuis longtemps été franchi, mais les moyens matériels dont elle disposait n'avaient pas été modifiés. Le moment était venu d'augmenter les effectifs de cette unité pour la mettre en mesure d'assurer sa tâche nouvelle dans de bonnes conditions. Le décret du 14 janvier 1908 permit le relèvement souhaité de sorte qu'avec des effectifs plus importants il fut possible de procéder à une organisation militaire des régions sahariennes répondant mieux que par le passé aux exigences de la police du désert.

Le colonel LAPERRINE avait déjà établi son plan. Celui-ci posait en principe l'occupation permanente des contrées habitées, ou du moins des principales d'entre elles, comme le Hoggar et les Ajjer. Des groupes mobiles devaient y être installés, chacun d'eux ayant un secteur de surveillance bien déterminé, tandis qu'un fort construit en un emplacement judicieusement choisi, servirait de point d'appui et de centre de ravitaillement à ce groupe.

C'est le capitaine NIÉGER, désigné comme successeur depuis le mois de juillet 1907 du capitaine DINAUX, promu chef de bataillon, qui fut chargé d'appliquer ce programme.

Le groupe du Hoggar, constitué à l'effectif de 135 méharistes, quittait In-Salah le 22 avril 1908 pour gagner son centre d'opérations sous le commandement de son chef le lieutenant SIGONNEY. Le colonel LAPERRINE s'était joint au détachement,

car il désirait choisir lui-même l'emplacement du futur fort. C'est à Tarhaouhaouat, centre de cultures modeste, mais admirablement situé à environ 50 kilomètres de Tamanrasset, à un carrefour des pistes caravanières reliant le Soudan à la Tripolitaine, que le fort fût édifié. On lui donna le nom de « Motylinski » pour honorer la mémoire et l'Officier Interprète venu deux années auparavant auprès du Père DE FOUCAULD se livrer à des études de la langue des Touareg et décédé depuis à Constantine.

Dès son arrivée au Hoggar le lieutenant SIGONNEY se mit en rapport avec le Père DE FOUCAULD qu'un séjour de deux années auprès des Touareg avait familiarisé avec leur langue, leurs coutumes et leur mentalité si particulière. Le Père s'était déjà acquis de solides amitiés aussi bien parmi les nobles que chez les imrads; le prestige personnel dont il jouissait allait lui permettre d'aider le commandant du groupe mobile dans sa tâche difficile et de devenir pour lui un conseiller sûr, précieux et discret, dont les avis devaient éviter les tâtonnements et peut-être aussi les erreurs du début.

Entre temps, le colonel LAPERRINE avait annoncé cette réorganisation aux autorités soudanaises et sollicité le concours de celles-ci pour l'accomplissement d'une œuvre qui intéressait autant l'Afrique occidentale française que l'Algérie. Cet appel à la concorde et à l'union des intelligences et des forces devait être entendu. Le commandant militaire de la région de Zinder, le chef de bataillon MOURET, officier de haute valeur aux vues larges et claires, répondait immédiatement au commandant militaire des Oasis en lui offrant sa plus entière collaboration et en exprimant le désir de

rencontrer le plus tôt possible le commandant du groupe mobile du Hoggar dans l'Air.

C'est pour répondre à cette courtoise invitation que le lieutenant SIGONNEY se rendait à Agadez au mois de septembre 1908. Reçus avec effusion dans la ville soudanaise, les méharistes algériens séjournèrent du 10 au 17 septembre et un accord était conclu entre les représentants des deux possessions en vue de l'organisation de caravanes transsahariennes et de l'établissement d'un service postal mensuel entre le Hoggar et Agadez.

Cet accord était complété quelques mois plus tard, en février 1909, lors d'une rencontre réalisée dans l'Adrar des Iforas entre le lieutenant SIGONNEY et le lieutenant LASSERON, commandant le secteur de Kidal.

Mais la jonction la plus importante de cette période fut celle exécutée à Niamey entre le colonel LAPERRINE et le colonel VENEL commandant le territoire militaire du Haut-Sénégal-Niger.

Accompagné de son adjoint, le lieutenant CLERGET DE SAINT LÉGER, et d'une petite escorte composée seulement de quinze méharistes, le colonel LAPERRINE partait d'In-Salah le 8 avril 1909 et parvenait à Gao le 12 juin. De ce point il se rendait en pirogue à Niamey, siège du territoire militaire, tandis que les méharistes de son détachement gagnaient les bons pâturages de la région de Tahoua en attendant le retour.

L'arrivée des algériens sur les bords du Niger fut un événement sensationnel. Jamais les Touareg

de la Boucle n'eussent imaginé que les Châamba, avec lesquels leurs frères du Hoggar et des Ajjer avaient souvent eu maille à partir, pussent un jour abreuver leurs méhara dans ce Fleuve sacré, et les Châamba, de leur côté, n'auraient jamais osé, dans leurs rêves de conquête les plus insensés, envisager cette éventualité. Cette fois le désert était bien dompté; la preuve était faite de sa capitulation. Les indigènes du Soudan ne s'y trompèrent pas. En manifestant bruyamment leur joie en l'honneur des méharistes, sans doute obéissaient-ils à leur passion pour le « tam-tam » et la danse barbare, mais voulaient-ils aussi exprimer par ce moyen leur allégresse de se sentir si parfaitement à l'abri, désormais, des exactions de leurs farouches voisins, les Touareg.

Des questions importantes furent examinées par les colonels LAPERRINE et VENEL avec l'esprit de la plus amicale collaboration. Il convient de noter particulièrement la question relative à la fixation des limites territoriales des deux colonies. L'accord conclu et ratifié plus tard par le Gouvernement est connu sous le nom de « Convention de Niamey »; ses clauses sont toujours en vigueur. En outre, des règles de transhumance furent arrêtées afin de régler les conditions de nomadisation des Touareg Hoggar sur le territoire de l'Afrique occidentale française.

Dès lors, le contact était définitivement établi entre les autorités des deux pays, les droits de chacun se trouvaient parfaitement précisés et délimités, toute cause de mésentente ou de discussion possible avait disparu. On allait pouvoir travailler à la même œuvre sans arrière-pensée, sans crainte

des conflits d'attribution, dans une confiance réciproque, et cet état d'esprit allait contribuer, dans une large mesure, à hâter la pacification totale du Sahara, à faciliter l'exercice de la police dans ces vastes contrées ainsi que la mise en valeur de leurs faibles ressources.

(A suivre).

Capitaine Léon LEHURAUX.



Conférences faites à "Radio-Alger"

par M. A. ROZIS,

Sous-Directeur des Territoires du Sud

I

SUR LES CONFINS DU SAHARA : LE PAYS DE L'ALFA

Chers auditeurs,

Le Sahara français, sous ses divers aspects, vous a été décrit ces jours-ci dans les causeries particulièrement séduisantes, faites par le Général MEYNIER, Directeur des Territoires du Sud et ses collaborateurs.

Je dois, à sa demande, vous parler aujourd'hui d'une question qui intéresse spécialement l'économie des hauts plateaux algériens dont une partie se trouve située dans le groupement administratif des Territoires du Sud, sur les confins du Sahara.

Comme vous le savez sans doute, cette économie peut se diviser en trois branches principales : la culture des céréales, l'élevage, l'exploitation de l'alfa.

C'est de cette dernière que je me propose de vous entretenir.



L'alfa, sa cueillette, son exploitation ! Voilà un sujet qui présente de l'intérêt certes, mais qui, tout de même, risque de paraître un peu monotone à mes auditeurs ! Aussi, n'est-ce pas sans une certaine appréhension que je me suis demandé comment j'allait le présenter pour ne pas lasser bien vite leur patience. Le seul moyen, me semble-t-il, de vous y intéresser, serait de vous faire parcourir, du moins par la pensée, les vastes régions que recouvre cette plante curieuse. Vous verriez que si leur aspect est parfois sévère, elles ne manquent cependant pas d'attrait ni surtout de pittoresque. En vous parlant aussi des populations nomades qui les habitent, et de l'importance que présente pour elles l'exploitation alfatière, peut-être pourrai-je retenir quelques instants votre bienveillante attention.



Mais d'abord qu'est-ce que l'alfa et à quels besoins répond son exploitation ?

L'alfa est une graminée vivace aux feuilles longues, aiguës, rendues jonciformes par la sécheresse; elle pousse sur une souche à rhizome très rameux, avec des racines assez grêles, s'insinuant dans les moindres interstices pour chercher à une grande profondeur, l'humidité et les éléments fertilisants nécessaires à son existence; elle forme des touffes qui s'étendent sur le rhizome et présentent souvent une circonférence de plus d'un mètre de diamètre. Ses feuilles, attachées au rhizome par une petite gaine, atteignent une longueur de 50 à 80 centimètres; dressées vers le ciel, elles retombent en panache et frissonnent au moindre souffle

d'air. Dans la saison humide, elles sont d'un beau vert foncé; mais, sous l'influence de la sécheresse ou de la dessication, elles se décolorent et deviennent blanchâtres.

L'alfa pousse à l'état spontané et se multiplie sans aucun soin cultural. Il en existe quelques peuplements dans le sud-est de l'Espagne; mais c'est surtout dans l'Afrique du Nord que cette plante vit et s'étend en nappes d'une superficie impressionnante. Sur la terre algérienne, elle couvre *quatre millions* d'hectares dont la moitié environ est située dans les Territoires du Sud.

C'est sur la zone des hauts plateaux, depuis les derniers contreforts de l'atlas tellien jusqu'au delà de l'atlas saharien, que l'on trouve les peuplements alfatiers les plus denses, principalement dans les terres friables et graveleuses, à l'abri de l'humidité sur les valonnements qui surplombent les dépressions argileuses et jusque sur le sommet des montagnes élevées qu'ils recouvrent à peu près complètement, comme le Djebel Antar de Méchéria.

L'exploitation de l'alfa qui consiste dans la cueillette annuelle des feuilles pour les besoins de l'industrie, a lieu naturellement dans les parties de ces peuplements les plus rapprochées des voies ferrées qui permettent l'évacuation des produits vers le littoral. Vous verrez, en effet, dans quelques instants, que l'exploitation a surtout pour objectif le commerce d'exportation.

La cueillette des feuilles se fait par voie d'arrachis à la main, en respectant la gaine qui les soude au rhizome. Il faut, autant que possible, protéger la souche afin de ne pas compromettre sa production. Dans tous les pays producteurs, on a édicté à ce sujet une réglementation sévère.

Cette cueillette est de droit réservée aux indigènes des tribus sur lesquelles se trouvent les nappes exploitées. Des chantiers disséminés sur le territoire de ces tribus, installés près des points d'eau, effectuent les achats d'alfa vert apporté par les indigènes; ils procèdent après triage, à un bottelage sommaire et à une mise en meule facilitant une lente dessiccation des stocks approvisionnés; ces stocks sont ensuite transportés sur les centres d'évacuation situés près de la voie ferrée.

La feuille d'alfa est utilisée à plusieurs fins. Par sa contexture même et les qualités de sa fibre, elle peut servir comme textile à certains usages : sparterie, vannerie, corderie. Mais, c'est surtout dans la fabrication des pâtes de cellulose pour la papeterie que la feuille d'alfa trouve son plus grand débouché. Le papier d'alfa a pris naissance en Angleterre vers 1860. C'est à l'ingénieur anglais ROUTLEDGE que l'on doit la découverte des procédés chimiques permettant d'extraire de l'alfa la partie fibreuse utile pour la fabrication d'une cellulose de qualité comparable à la cellulose de coton la plus pure. Il faut rendre hommage à ce savant dont l'invention a donné un essor considérable à l'industrie du papier de luxe. La pâte d'alfa permet, en effet, de produire un papier souple, résistant, particulièrement opaque, un papier facilitant admirablement les impressions d'art. La réputation de ce papier est mondiale; il est très recherché jusqu'en Chine et au Japon. Notre grand hebdomadaire *L'Illustration* est imprimé sur papier d'alfa.

La production de l'exploitation alfatière en *Algérie* est essentiellement variable d'une année à l'autre. Ce n'est pas qu'elle soit conditionnée par

la situation des récoltes, car les peuplements sont assez vastes pour faire largement face à toutes les demandes; elle l'est par son prix de revient assez élevé, en raison des frais de transports qui augmentent au fur et à mesure que les chantiers de cueillette s'éloignent du littoral; elle est surtout conditionnée par les besoins de la papeterie. Nous avons, en ce moment, une crise alfatière parce que la papeterie anglaise, grande consommatrice d'alfa a tendance à remplacer la pâte d'alfa, bien que la qualité de son papier en soit fortement diminuée, par des pâtes de bois scandinaves et finlandaises qu'elle peut se procurer depuis deux ou trois ans, à des prix très inférieurs. L'une des causes de la crise est aussi la baisse de la livre sterling, car les marchés d'alfas se traitent en livres, et on sait que les anglais n'entendent pas subir les conséquences de la dépréciation de leur monnaie.

Pendant la dernière période de grosse exploitation, c'est-à-dire en 1927, 28 et 29, l'exportation des produits alfatières algériens a atteint une moyenne annuelle de 204.000 tonnes. Le prix de vente de la tonne d'alfa rendue au port, s'est élevé jusqu'à 550 francs, alors qu'avant la guerre il atteignait à peine 80 francs. Actuellement, le prix de la tonne d'alfa s'établit dans les environs de 260 francs, quai Alger, Bône, Philippeville ou Arzew. En 1928 la valeur des exportations a dépassé 100 millions de francs.

De toute manière, le commerce d'exportation de l'alfa, en Algérie, est supérieur comme valeur à celui de l'exportation des phosphates et à peu près égal à celui des minerais de fer. Il est donc évident que l'exploitation alfatière mérite qu'on s'y intéresse et qu'on la protège; elle le mérite d'autant

plus qu'elle alimente pour plusieurs millions de francs, les transports ferroviaires — chose qui n'est pas négligeable par ces temps de déficit; d'autant plus aussi qu'elle fait vivre des *milliers d'indigènes*.

Je vous ai dit que la papeterie anglaise est une grande consommatrice d'alfa. Sur 200.000 tonnes que l'Algérie a exportées en 1929, 162.000 l'ont été à destination de l'Angleterre et 35.000 à destination de la France continentale. Ce dernier chiffre doit particulièrement retenir votre attention. Il indique que la France ne se désintéresse plus comme autrefois de la fabrication de la pâte d'alfa, car c'est bien à cet usage qu'on été employées à peu près exclusivement ces 35.000 tonnes de feuilles qui représentent une production de 14.000 tonnes environ de pâte de cellulose.

En 1924, une usine destinée au traitement de la feuille d'alfa, pour sa transformation en pâte de cellulose a été créée dans le Vaucluse, à la Traille, près d'Avignon, par une société anonyme française dont le siège social se trouve à Paris. Cette société est concessionnaire, dans la région de Djelfa, d'un vaste peuplement qui lui a été accordé pour 18 ans par l'Administration des Territoires du Sud, avec l'obligation d'utiliser les produits de son exploitation à la fabrication des pâtes de cellulose. Elle s'acquitte de ses obligations avec une parfaite conscience et son exploitation peut être citée comme un modèle, aussi bien du point de vue du souci qu'elle montre de sauvegarder la vitalité des peuplements d'alfa, que de ses rapports confiants avec la population indigène qu'elle emploie à la cueillette et à la manutention.

L'Union française des papeteries Navarre, éga-

lement concessionnaire de nappes alfatières dans le sud du département d'Alger, traite la feuille d'alfa dans ses usines, principalement dans celle de Monfourat et la transforme, non seulement en pâte de cellulose, mais encore en un produit fini représentant diverses qualités de papier qui peuvent rivaliser avec les meilleures produits étrangers de même nature.

La France n'est donc plus, depuis quelques années, complètement tributaire de la Grande-Bretagne pour les pâtes d'alfa employées dans la papeterie. Il serait à souhaiter qu'elle développât cette industrie.

Pourquoi donc, me direz-vous, la papeterie française ou étrangère ne songe-t-elle pas à créer des usines sur place ? Elle récupérerait ainsi les frais de transport très onéreux de la matière première, puisque celle-ci représente un poids deux fois et demi supérieur à celui de la cellulose. Cet avantage n'a pas échappé à l'attention des industriels ; mais après des études très sérieuses et même des expériences malheureuses faites sur place, le projet d'installation, en Algérie, d'une grande usine de fabrication de cellulose a dû être abandonné. Le fonctionnement d'une pareille usine est subordonné à des conditions particulières ; main-d'œuvre spécialisée, qualité et abondance de l'eau que l'on doit employer en grande quantité, prix de revient assez bas du combustible et des produits chimiques mis en œuvre, toutes conditions auxquelles il n'a pas été possible jusqu'à ce jour de satisfaire en Algérie.

On doit cependant escompter que les progrès incessants réalisés par la science, dans le domaine de la physique et de la chimie notamment, nous

permettront un jour de produire sur place et à bon compte, une pâte brute dont l'exploitation sera plus facile et plus avantageuse que celle de la feuille même.

L'industrie algérienne emploie l'alfa à divers autres usages : la vannerie, la sparterie et la corderie principalement; elle fabrique également du crin végétal avec l'alfa en remplacement du palmier nain qui tend à disparaître. Le défibrage de l'alfa pour la corderie et les liens agricoles se fait dans plusieurs petites fabriques locales; ce défibrage ne s'est pratiqué pendant longtemps que d'une manière rudimentaire, par simple écrasement de la feuille. Depuis deux ans, cependant, la société des textiles, filiale de la société générale des alfas qui exploite, dans le sud oranais, une vaste concession, a créé aux environs d'Alger, une usine importante pour le défibrage mécanique de l'alfa, après rouissage. On a réussi à produire une filasse de très bonne qualité, d'une grande résistance, dont on se sert pour fabriquer des ficelles fines, des cordages et des cables très appréciés. Il est permis de penser que cette usine arrivera, après une mise au point de ses procédés de rouissage et de défibrage, à produire des tissus pouvant remplacer les sacs de jute importés de l'étranger et dont l'Algérie fait une consommation importante, représentant une valeur annuelle de plus de 60 millions de francs.

La Société générale des alfas, qui a réalisé dans ce sens un effort des plus méritoires au prix de grands sacrifices, a apporté d'autre part, dans l'aménagement de sa vaste concession du sud oranais, des améliorations très importantes qui la



Le pays de l'alfa. - Scène pastorale. - M. Rozis, Sous-Directeur des Territoires du Sud visite un campement de pasteurs

placent au premier rang des exploitations alfatières de l'Afrique du Nord.

Nous sommes encore loin de pouvoir utiliser la fibre de l'alfa dans l'industrie du tissage au même titre que le *chanvre* et le *lin* comme l'indique un grand dictionnaire récemment édité. Cependant des recherches sont poursuivies par des savants qui ont le ferme espoir d'arriver à produire une filasse aussi fine et aussi résistante que celle du lin, supérieure même, disent-ils, car se basant sur des découvertes d'ordre linguistique, ils affirment que les plus beaux tissus de l'antiquité étaient fabriqués avec des fils d'alfa. Il s'agirait donc de retrouver et d'industrialiser les procédés de rouissage et de défibrage que l'antiquité aurait employés avec succès. Nous souhaitons tous que ces recherches aboutissent; jusqu'à présent, elles ne sont pas sorties du domaine du laboratoire.

L'Algérie, vous n'en doutez pas, chers auditeurs, suit avec sympathie toutes les expériences qui tendent à la découverte de nouveaux procédés d'utilisation rationnelle et avantageuse de l'alfa. Et à ce sujet, il est à noter que les Etats-Unis d'Amérique commencent à s'intéresser à la question. Nous savons, en effet, que tout récemment encore, un chargement de deux mille tonnes d'alfa a été expédié d'un port algérien sur le Nouveau Monde pour servir à des études de cet ordre.



J'en ai fini avec la technicité de l'exploitation alfatière; il me reste maintenant à vous dire quelques mots du pays de l'alfa.

C'est ici, chers auditeurs, que je voudrais vous

convier à parcourir avec moi ces vastes régions, sur lesquelles gravite toute une population nomade ayant conservé ses habitudes séculaires, la simplicité d'une vie patriarcale et qui, par cela même, attire la sympathie de tous ceux qui l'approchent et savent la comprendre.

FROMENTIN a noté le paysage alors que se rendant sur les confins du Sahara, en 1853, il parcourut à cheval les étapes de la longue route d'Alger à Laghouat. Au sud de Boghari, il entra dans la plaine d'alfa, ondulée, interminable, toujours verte. Cette touffe, toujours la même, poussant au hasard sur un terrain tout bosselé, avec l'aspect et la couleur d'un petit jonc s'agitant, ondoyant comme une chevelure au moindre souffle, finissait par l'excéder. De loin, elle ressemble à une immense moisson qui ne veut pas mûrir et qui se flétrit sans se dorer. Il préférerait le sol sablonneux et grisâtre sans végétation où son cheval ne buttait pas.

Mais la lumière des plaines d'alfa lui paraissait idéale : elle vous baigne, écrit-il, comme une seconde atmosphère de flots impalpables. L'éclat du ciel s'adoucit par des bleus si tendres, la couleur de ses vastes plateaux est si molle, l'ombre elle-même se noie de tant de reflets que la vue n'éprouve aucune violence. Cette lumière enveloppe et n'aveugle pas comme la lumière crue du Sahara.

LOUIS BERTRAND qui a parcouru la même route, en 1892, n'a pas été frappé de cette lumière. Il est vrai que son héros du « Sang des races » ne s'attardait pas aux douceurs du paysage. La piste sur laquelle il lançait ses puissants attelages, tour à tour coupée de lagunes salées, de fondrières, de *plateaux d'alfa*, l'impressionnait comme un pays

inconnu et lointain dont il avait à vaincre les embûches redoutables.

André CHEVRILLON, en 1925, a voulu, « sur les pas de FROMENTIN », revivre les impressions du grand peintre et littérateur; il n'a pas caché sa déception. De toute cette route de Laghouat, rien ne l'a surpris, ravi, comme le paysage des premières heures au versant feuillu de l'Atlas. Mais ce paysage ne diffère pas beaucoup de celui des Pyrénées ou des Alpes. Plus au Sud, CHEVRILLON n'a pu voir, de son wagon, que quelques échappées de plaines d'alfa dont les remous n'arrivent plus sur le bord de la voie ferrée. Il n'a d'ailleurs plus l'enthousiasme de FROMENTIN. Celui-ci était jeune ardent; en venant ici il découvrait pour la première fois, les portes de l'Orient lumineux, ensoleillé; tandis que M. CHEVRILLON a tant voyagé ! et tant vu de pays divers !

Le meilleur écrivain qui ait parlé du pays de l'alfa est, sans doute, Emile MASQUERAY. Jeune professeur à l'École des Lettres d'Alger, il voulut, en 1886, passer de longs jours au milieu des populations dont il étudiait la langue et les mœurs. Dans ses « souvenirs et visions d'Afrique », il a décrit maints épisodes de la vie nomade; celle-ci lui apparaissait comme un des restes, non pas du moyen-âge, mais plutôt des temps bibliques. Alors que la journée s'achève, harassé d'une longue marche sur la piste stérile, il se laisse bercer par le pas régulier de son cheval, il est salué au détour d'un rocher, par le fier cavalier qui vient à sa rencontre pour le conduire sous la tente hospitalière.

« Il y a là, dit-il, non pas une tente, mais dix tentes rangées en cercle; les chiens bondissent

« comme s'ils allaient nous dévorer, des hommes
« jeunes accourent et les écartent, des femmes à
« peines entrevues disparaissent.

« La fumée des foyers monte dans le ciel tout
« droit, comme celle d'un sacrifice. Nous tombons
« presque à l'improviste, au milieu de dix famil-
« les qui vivent à la façon de Jacob et d'Abra-
« ham ». Et il goûte l'aimable hospitalité de ce
peuple que ne tentent pas les plaisirs de la mo-
derne cité.

Ecoutez ses impressions de la nuit : « Je sors
« de la tente et je m'assois au dehors pour respi-
« rer l'air frais. Je lève les yeux au ciel. Il me
« semble que dans ma vie antérieure, je n'ai
« jamais vu d'étoiles. Ici, le firmament est une
« grande tenture de velours, les étoiles y sont pi-
« quées en telle multitude et jettent des feux si
« différents, qu'on dirait des semis de topaze sur
« un fond de poussière d'or ».

La nuit des steppes, chers auditeurs, comme la
nuit saharienne est, en effet, particulièrement cap-
tivante. Dans cette immensité et dans ce calme im-
pressionnant elle vous enveloppe, elle vous péné-
tre. La voûte céleste, où rayonnent tant de milliers
de mondes, semble si près de votre front, que votre
âme se fond tout entière dans la contemplation de
l'Infini mystérieux et splendide !

Vous voyez donc que le pays de l'alfa n'est pas
aussi sévère, ni aussi monotone qu'on se l'imagine
dès l'abord. Pour y trouver quelque séduction, il
faut évidemment, sortir des routes arides que les
automobiles franchissent à toute vitesse. Le mieux
serait, comme nous le faisons encore voici quel-
ques années, de le parcourir, à l'exemple de MAS-
QUERAY, en compagnie de ces cavaliers des tribus

qui savent agrémentez l'étape de récits imagés et de parties de chasse. Car le pays de l'alfa est la région idéale de la chasse : chasse moyenâgeuse, *au faucon*, sur le lièvre et l'outarde; chasse encore plus captivante du chacal et de la gazelle, avec le rapide et fin lévrier d'Afrique appelé *sloughi*. C'est aussi le pays des chevauchées équestres dont l'histoire de la conquête algérienne vous a narré de fameux épisodes, comme celui de la *prise de la smala d'Abdelkader*, en 1843, par les chasseurs du Duc d'Aumale. C'est, en effet, dans les immenses plaines et vallonnements d'alfa s'étendant entre le Sersou, le Djebel-Amour et les Monts des Ouled Nayls, auprès de la source de Taguine, que fut surprise et capturée la grande cité mobile qui abritait la famille, les serviteurs et les trésors de notre valeureux adversaire.

Les arabes des Hauts-Plateaux, vous le savez, élèvent pour leur usage et pour celui de l'Armée, le cheval de race barbe; c'est le cheval qui pendant la dernière guerre, et sur *tous les fronts*, a le mieux résisté aux intempéries, aux fatigues et aux privations. Habitué à vivre sans abri devant la tente, sous un soleil ardent l'été, sous la neige l'hiver il s'accommode de toutes les températures et se contente d'une ration de misère. Il est doux à manier et cependant plein d'ardeur et de feu.

Quand, près du terme de l'étape, on suit, au crépuscule, la plaine d'armoïse odorante, au sol uni et souple bordant le plateau d'alfa, les chevaux s'impatientent, le bruit de leurs sabots se fait plus sonore; on les sent vibrer et leurs hennissements vous font deviner le gîte familial qui vous attend. La dune, qui barre au loin l'horizon, *flamboie* sous les derniers rayons du soleil, tandis que les

collines toutes proches, se colorent d'un mauve tendre qui bleuit et bientôt se dérobe; la brise devient plus fraîche et plus vivifiante. Dans l'ombre qui descend, on entend l'appel des troupeaux regagnant le douar. Et alors que le voyageur se dirige vers la tente hospitalière, l'étape s'achève ainsi dans une scène pastorale, véritable évocation des temps bibliques qui répand dans son âme la douceur et le charme d'un paysage virgilien.



Je ne puis m'attarder plus longtemps, chers auditeurs, à vous décrire ce pays où j'ai éprouvé tant de fortes et saines émotions au cours des longues et rudes tournées que mes fonctions m'ont amené à y accomplir. Il est bon que vous sachiez cependant que sur l'immense steppe que l'on a appelée, non sans quelque raison, la *mer d'alfa*, vit une population nomade de près de 700.000 âmes qui tire ses principales ressources de l'élevage, de l'industrie des transports à dos de chameau et aussi de *l'exploitation alfatière*. Cette population possède un troupeau comprenant : 3 millions de têtes d'ovins et de caprins, 100.000 chameaux, 75.000 bœufs, 20.000 chevaux et 60.000 ânes qui se nourrissent en majeure partie des herbages poussant sur la steppe d'alfa. Cette plante joue à l'égard des pâturages un rôle protecteur de premier plan, non seulement parce qu'elle défend les terres contre les érosions des pluies d'orages, mais encore parce qu'à l'ombre de sa touffe et sur l'humus qu'elle produit, poussent les petites graminées annuelles dont le troupeau fait sa principale nourriture. Ce rôle protecteur est si évident que l'on

s'est demandé si, pour garantir les pâturages, il ne convenait pas d'interdire *d'une manière absolue*, l'exploitation de l'alfa, parce qu'elle a souvent pour effet, d'appauvrir et quelquefois de ruiner les peuplements sur lesquels elle s'opère. Si on compare le revenu de l'industrie *pastorale* et de l'exploitation *alfatière*, il n'est pas douteux que celui de l'élevage procure aux indigènes du pays de l'alfa, qui est aussi le pays du mouton, une ressource bien supérieure.

Mais on ne saurait contester non plus que l'industrie *alfatière* apporte à ces mêmes indigènes un *appoint* considérable dont bénéficient surtout les *familles pauvres* ne possédant qu'un petit troupeau. Il est facile d'évaluer cet appoint, car l'administration fixe le salaire minimum payé à la cueillette. Nous avons, en effet (et c'est une initiative dont l'administration des Territoires du Sud peut se féliciter), nous avons mis les exploitants dans l'obligation de payer aux indigènes, *quel que soit l'afflux de la main-d'œuvre*, un prix raisonnable basé sur la valeur du blé, principale denrée de consommation des nomades. Le prix minimum du quintal d'alfa vert est fixé à 4 % du prix du quintal de blé. Ainsi, une production de 125.000 tonnes d'alfa vert représente actuellement 5 millions de salaires à la cueillette. En 1928 et 29, années de grosse exportation où les cours de l'alfa et du blé ont été très élevés, ces mêmes salaires ont dépassé 20 millions pour chacune des deux campagnes. Et pour déterminer plus exactement la totalité des sommes dont les indigènes ont profité, il faudrait encore ajouter les salaires payés pour les manutentions et les transports des chantiers, aux gares d'évacuation. On peut, sans exagé-

ration, les évaluer au tiers des chiffres que je viens de vous citer. Tous ces salaires bénéficient, je tiens à le souligner, aux populations pastorales et nomades des Hauts-Plateaux qui sont particulièrement dignes de la sollicitude de la France.



On peut donc conclure que l'exploitation alfatière doit être maintenue, encouragée et *même développée*. Mais qu'à l'égal d'une exploitation forestière, *bien ordonnée et bien conduite*, elle doit être soumise à des règles très sévères, ayant pour but de protéger la reproduction de la plante et d'empêcher *tout abus de cueillette* pouvant entraîner la ruine des peuplements alfatiers.



Je m'excuse, chers auditeurs, d'avoir retenu un peu trop longtemps peut-être votre attention. Si vous le voulez bien, dans une prochaine causerie, quittant les steppes d'alfa, à l'aspect trop sévère, nous nous enfoncerons plus au loin, vers le sud et nous irons nous réchauffer au souffle tiède du désert. Je vous parlerai alors des oasis sahariennes, du pays du palmier-dattier, cet arbre vraiment divin dont les fruits délicieux, imprégnés de lumière, apportent jusqu'à vous, comme un reflet du radieux soleil saharien.

A. ROZIS.





Arrêtons-nous quelques instants dans la capitale de cet archipel : TIMIMOUN

II

LES OASIS SAHARIENNES ET LE PAYS DU PALMIER-DATTIER

1^{re} PARTIE

Nous irons nous réchauffer au souffle tiède du désert ! C'est ainsi, chers auditeurs, que je vous ai conviés à ma conférence sur les oasis sahariennes.

Quand, en plein hiver, quittant le haut pays de la steppe d'alfa, le corps transi, les yeux larmoyants sous les rafales de vent, on descend vers le sud les derniers contreforts de l'Atlas et que l'on pénètre brusquement dans la plaine saharienne, on est de suite enveloppé d'une atmosphère nouvelle très douce et l'on se demande quelle bienfaisante fée a pu, d'un coup de baguette magique, vous apporter cette agréable sensation.

Reportez-vous par la pensée vers le sud oranais, au-delà de Saïda, de Méchéria, d'Aïn-Sefra. La machine ne halète plus pour gravir les rampes de la voie ferrée. Au contraire, dans le tintamarre d'une course rapide, le train franchit les lacets de la descente; quelques bosquets à peine entrevus disparaissent; un flocon de fumée voile parfois les roches qui s'étagent en couches régulières et géologiques, tapissent les labyrinthes des défilés, les parois des ravins et des cols. Les falaises abruptes et déchiquetées s'estompent au loin, fuyant

sous votre regard étonné. Et... voici que la plaine saharienne dénudée, apparaît sans qu'un nuage au ciel vienne tamiser les rayons de sa lumière crue. Le soleil pénètre la terre d'argile qui s'échauffe et miroite. L'atmosphère se fait plus légère; c'est le souffle tiède du désert qui vous caresse et vous reconforte !

Voici Beni-Ounif qui a été longtemps notre sentinelle avancée sur la route de l'ouest. Beni-Ounif commande Figuig, la grande palmeraie marocaine, ainsi que la vallée de la Zousfana. Sans vous rappeler aucun souvenir historique, car je n'en ai pas aujourd'hui le loisir, je vais marcher vers Taghit par le couloir si chaud, si lumineux de cette Zousfana où les couleurs chatoyantes semblent suspendues aux sommets des dunes et des falaises incandescentes; puis par le Guir et la Saoura, vastes fleuves quaternaires qui charient encore parfois les eaux dévalant de l'Atlas marocain; j'atteindrai Beni-Abbès, Kerzaz et ce chapelet d'oasis qui aboutit au Gourara. Elles sont resserrées entre les hautes dunes de l'erg, le lit du fleuve desséché et la hammada pierreuse, d'un relief tourmenté, propice aux guets-apens, par où les bandes venant du Tafilalet attaquèrent maintes fois nos convois et nos détachements.

Tandis que Beni-Abbès, assez bien pourvue d'eau vive, pourrait recevoir un certain développement, la plupart des oasis de la Saoura sont condamnées à végéter misérablement parce que la nappe qui les arrose ne jaillit pas et que l'irrigation au moyen d'un système élévatoire, la khotara, qui n'est autre que l'antique levier à bascule des fellahs égyptiens, demande une énorme somme de travail dont le résultat ne correspond pas à l'ef-

fort dépensé. La découverte d'une nappe artésienne, jaillissant à un niveau suffisant pour arroser par simple gravité ces oasis, changerait évidemment leurs conditions d'existence.

Mais, l'étude géologique du pays ne laisse pas espérer la découverte d'eaux artésiennes pouvant permettre d'étendre les cultures. Et d'ailleurs, la seule bande de terre cultivable comprise entre la berge gauche de la Soura et les dunes du grand Erg, est si étroite, qu'elle rend illusoire cette extension.

La légende qui faisait de cette vallée, une magnifique avenue de palmiers s'est effondrée à la lumière des faits. C'est, en somme, un *pauvre pays* où l'habitant a de la peine à vivre et à se maintenir. Mais ce n'en est pas moins la route naturelle du Gourara, du Touat et du Tidikelt. Nous n'avons pas le choix entre les obstacles que la nature s'est plu à dresser sur la route saharienne et le couloir parsemé de petites tâches verdoyantes qui rend possible l'accès de ces lointaines régions.

Les savants géologues FLAMAND et GAUTIER ont désigné le Gourara, le Touat et le Tidikelt sous le vocable « d'archipel touatien » parce qu'ils considèrent sans doute ces oasis comme des îlots où la vie humaine s'est cantonnée, après le dessèchement progressif du Sahara.

Puisque nous l'abordons par le nord, arrêtons-nous quelques instants, chers auditeurs, dans la capitale de cet archipel : *Timimoun*. C'est d'ailleurs l'oasis saharienne qui a acquis le plus de vogue depuis que les grands circuits touristiques l'ont comprise dans leurs itinéraires. Située en bordure du grand erg occidental, dont elle se trouve heureusement séparée par une dépression la proté-

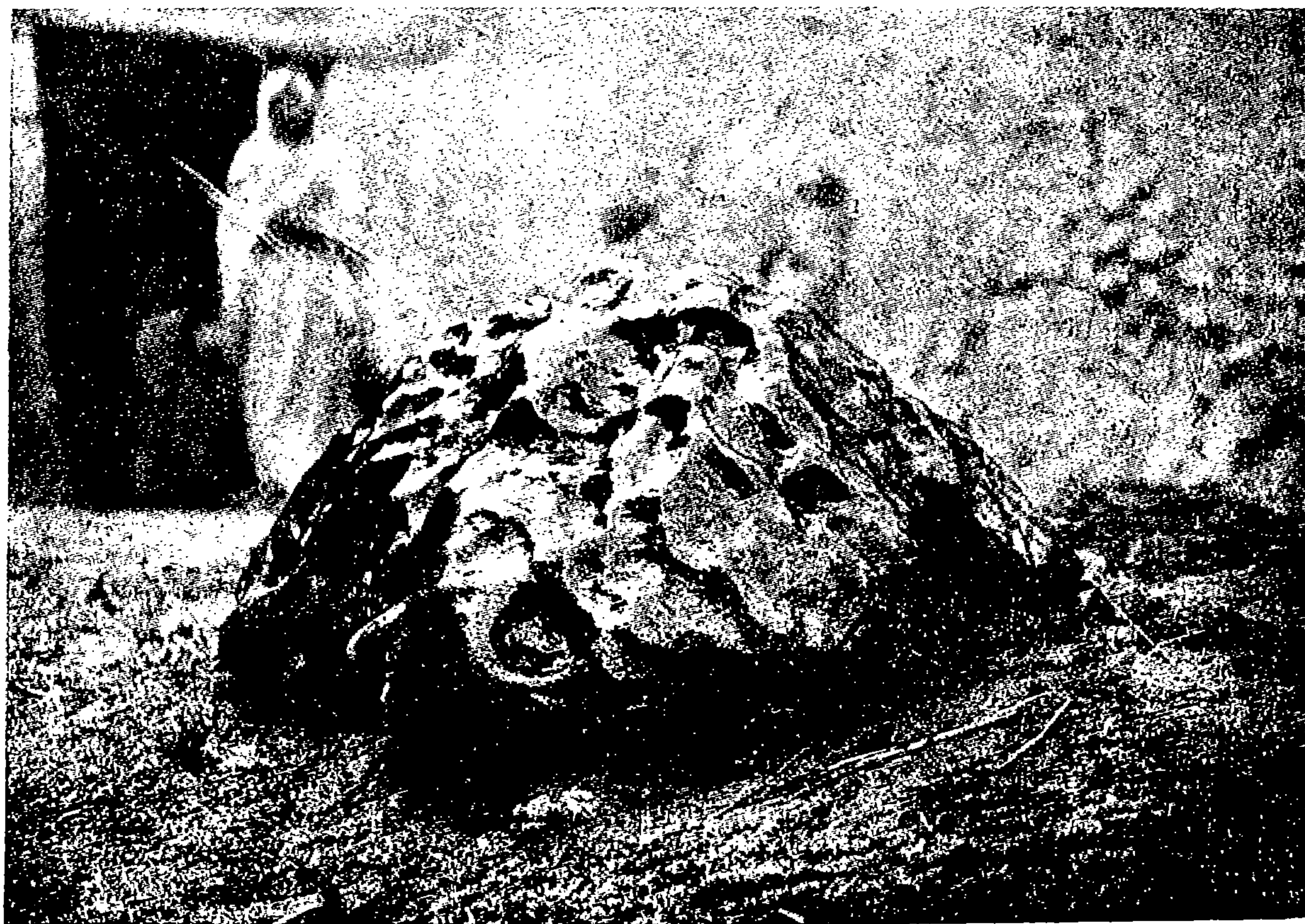
geant contre un ensablement redoutable, elle domine les dunes qui s'étendent à l'infini devant elle. L'eau qui se déverse dans les multiples petits bassins alimentant les jardins, provient des contreforts du Tadmait, immense plateau central qui emmagasine la précieuse réserve de liquide, que de trop rares pluies déversent sur sa surface. Par des canalisations souterraines, zigzagant sur des kilomètres et des kilomètres, les indigènes ont amené l'eau dans l'oasis; c'est un travail gigantesque qui représente un effort que l'on jugerait surhumain si on ne savait qu'il est le résultat de plusieurs siècles de labeur.

Timimoun, agrémentée grâce au sens artistique d'un officier, de monuments de style soudanais en argile rouge et grisâtre, a le don de provoquer l'enthousiasme du voyageur. De fait, les flamboiements du crépuscule sur les argiles, la verte fraîcheur de l'oasis, l'or pâle des vagues de sable se profilant au loin, donnent à cette cité des reflets et des couleurs qui enchantent la vue. Contentons-nous d'un regard superficiel; jouissons de l'heure radieuse, mais n'allons pas au fond des choses; nous serions sans doute déçus, parce que sous ce voile féérique se cache une grande misère humaine.

Sur ce dernier point cependant, je veux me garder d'exagérer et de faire acte de pessimisme, car le Gourara renferme une population de 25.000 âmes qui paraît avoir, bien que de même origine, plus de ressort que les autres populations sédentaires du Touat et du Tidikelt. Elle est *relativement* laborieuse et *relativement* industrielle. Tout est d'ailleurs *relatif* au Sahara. Ainsi, lorsque je vous parle du souffle *délicieusement* tiède de l'hiver, il faut bien vous imaginer, chers auditeurs,



**Une curieuse agglomération : Tamentit, rappelle l'origine juive...
Rebecca à la fontaine**



La météorite de Tamentit actuellement au Museum d'Histoire Naturelle

que ce souffle devient *brûlant* et difficilement supportable l'été.

En somme, la vie dans ces régions est *extrêmement* pénible, même pour les autochtones. Je vous dirai, en quelques mots, dans un instant, ce qu'est la population de ce pays et comment se pose le problème de son existence. Auparavant, continuons, si vous le voulez bien, à suivre, par la pensée, la trace *de la vie* dans le Sahara *qui se meurt*.

De la lisière du grand erg occidental, dirigeons-nous vers le Touat. Voici Adrar, chef-lieu administratif, créé par nous en bordure des palmeraies du Bouda et du Timmi pour être le siège de commandement d'une compagnie de méharistes. Comme vous le savez, sans doute, c'est à des formations militaires de cette nature qu'incombe le soin d'assurer la sécurité du Sahara. Ces compagnies battent l'estrade au loin sur les routes suivies par les pillards du sud marocain et du Rio de Oro, qui, avant notre occupation, mettaient en coupe réglée ces malheureuses oasis.

A trente kilomètres au sud d'Adrar, une curieuse agglomération, *Tamentit*, rappelle l'origine juive de quelques-unes des populations qui se sont fixées dans le pays au cours des migrations des différents âges. Nous y avons trouvé une idole de l'époque gétule, ainsi que les ruines d'une énorme tour dont une partie est construite en maçonnerie de pierres. Cette particularité est frappante car, dans ces régions où l'on ne trouve pas une pierre à 50 kilomètres à la ronde, toutes les constructions en moëllons d'argile simplement séchés au soleil.

Une autre curiosité signalait autrefois à l'attention du voyageur, l'oasis de Tamentit. Sur l'une des places publiques de la petite cité d'argile exis-

tait une météorite tombée dans la région vers le treizième siècle. Elle se trouve actuellement au Muséum d'histoire naturelle. C'est un bloc métallique en forme de champignon pesant 750 kilogrammes. Elle était l'objet d'une vénération plus superstitieuse que religieuse comme une autre météorite, la fameuse pierre noire de la Kaâba à la Mecque. Depuis sept siècles une foule de femmes touatiennes désireuses d'avoir un enfant se sont assises sur la pierre sacrée. Le plus étonnant c'est que la population que nous pensions attachée de toute son âme et de toute la force de la tradition à cet objet, a consenti à s'en dessaisir au bénéfice du Muséum. Ne croyez pas cependant qu'elle ait fait preuve de ce détachement dans le seul intérêt de la science française. Des âmes aussi frustes ne sont pas sensibles à de pareils sentiments et je ne saurais leur en faire grief. La Djemaâ, assemblée de notables, voyant que les français attachaient tant d'importance à cette pierre du ciel, a consenti à la laisser enlever moyennant une subvention de 30.000 francs dont le montant a été appliqué à l'exécution de travaux de réfection de la foggara, canalisation souterraine assurant l'irrigation de la palmeraie.

La légende voulait qu'au moment de sa chute sur notre planète, la météorite fût d'or pur et que pour mettre d'accord les populations qui se la disputaient les armes à la main, Dieu la changea en un bloc de fer, afin que leur cupidité ne fut plus tentée. Ce bloc de fer ayant, de nos jours, tenté, non pas la cupidité, mais la curiosité de nos savants, nous avons donné aux habitants quelques parcelles d'or qui leur ont permis d'augmenter la

superficie de leurs jardins et d'améliorer ainsi leurs maigres revenus.

Et qui sait si l'imagination des générations futures ne rapprochera pas, un jour, notre geste de la légende primitive, en lui attribuant la signification d'un retour de la faveur divine à la population que la pierre du ciel avait autrefois divisée et qui, sous la tutelle bienfaisante de la France, a retrouvé la paix et la prospérité !

Plus au sud, Zaouïet Kounta, Sali, Reggan, ont l'aspect de cités médiévales. A l'exemple de nos cités féodales, elles sont flanquées d'une casbah, véritable château fort, et même pour la plupart, totalement englobées dans cette casbah dont les énormes murs d'enceinte, les bastions et les tourelles sont soigneusement entretenus. C'est qu'en effet, les populations sahariennes ont conservé, malgré la paix que nous leur assurons depuis trente ans, le souvenir très vivace des dangers du temps passé. Rien ne m'a plus ému, lors de la visite de toutes ces oasis, que j'ai faites pendant la guerre avec un peloton de méharistes afin de calmer l'inquiétude de leurs habitants, que les termes dont ils se servaient pour m'exprimer leur reconnaissance : « Autrefois me disaient-ils, nous cultivions nos jardins avec le fusil en bandoulière et nous n'étions jamais certains de pouvoir faire la récolte de nos dattes. Depuis que la France nous protège, nous travaillons et nous dormons en paix ; et si, aujourd'hui, tu as vu les guetteurs sur nos tours, c'est que nous craignons que les Français nous abandonnent et que les bandits qui nous rançonnaient ne recommencent leurs rapines » Quel plus bel éloge peut-on faire de l'action bien-

faisante de la France dans ces pays lointains et deshérités ?

Zaouïet-Reggan, dont vous entendez souvent parler comme poste de relai ou de secours de nos communications aériennes et automobiles vers Gao, se trouve à l'extrémité de la pointe de l'archipel touatien; plus au sud c'est le désert absolu sur 1.000 kilomètres de profondeur, l'épouvantable Tanezrouft, sans un brin d'herbe, sans une goutte d'eau. Mais la ligne des oasis s'infléchit vers l'Est et c'est, avec Aoulef, Tit, Inrar, In-Salah et quelques minuscules palmeraies, la région du Tidikelt qui ferme définitivement ce mince et long couloir de végétation saharienne alimenté, à n'en pas douter, par les eaux emmagasinées dans l'immense plateau du Tadmaït dont il forme la ceinture éloignée.

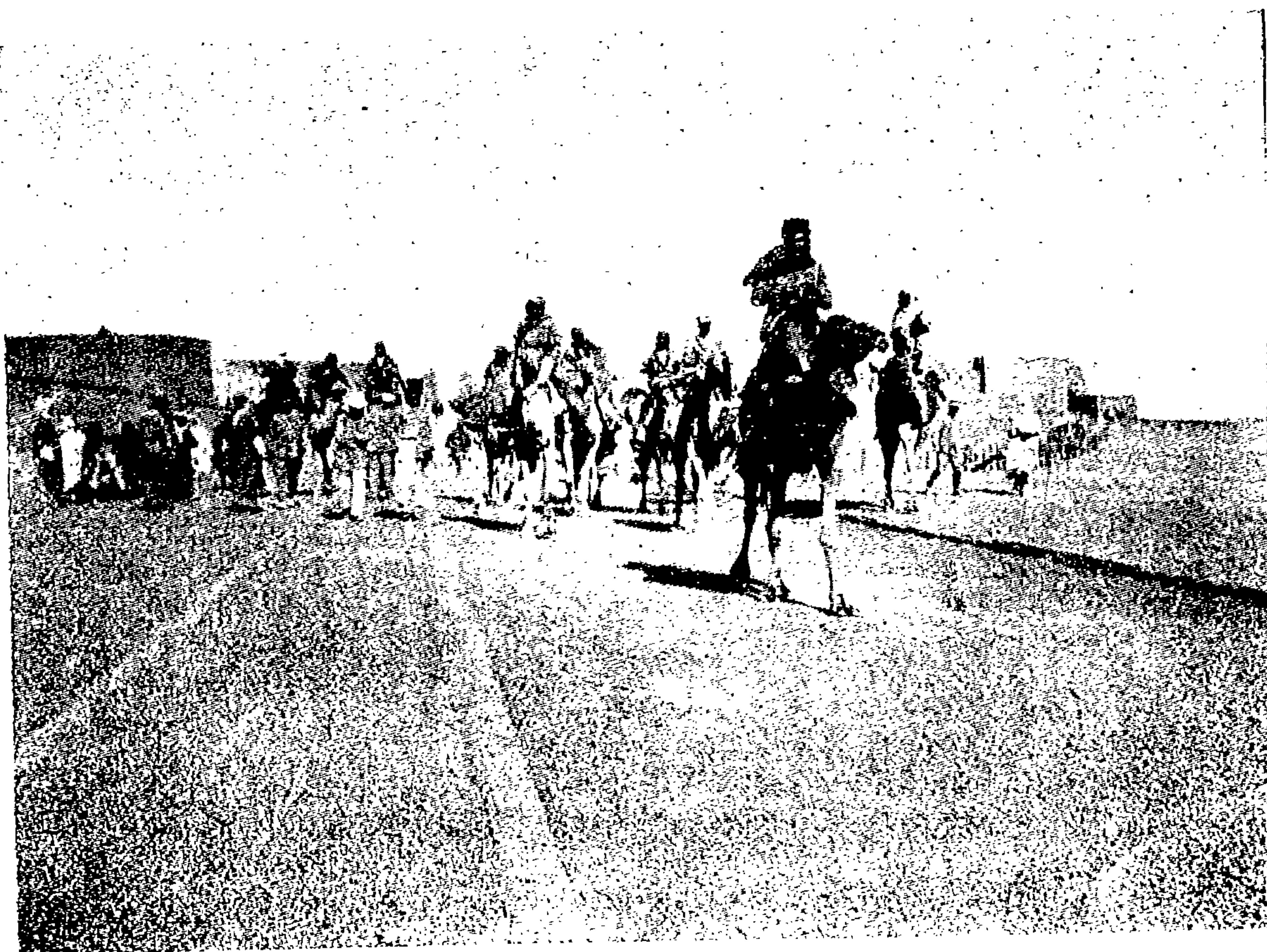
✱

Il y a, au Gourara, au Touat et au Tidikelt, deux sortes de populations : la population blanche qui se dit d'origine arabe ou zénète et la population noire importée du Sénégal et du Soudan par les traitants d'esclaves et à qui nous avons rendu la liberté, mais qui n'en demeure pas moins sous la domination économique et politique de la première. Les descendants d'esclaves s'appellent harratins, c'est-à-dire affranchis. Les blancs sont propriétaires de la terre et de l'eau, mais ils croiraient déchoir en se livrant au moindre travail manuel. Ce sont donc les harratins qui cultivent les jardins comme *khammès*, c'est-à-dire *métayers au cinquième*. Lorsque j'ai parcouru les oasis en 1917, j'ai étudié de près et d'une manière très attentive, la



Aspect des cités médiévales

A l'exemple de nos cités féodales, elles sont flanquées d'une casbah, véritable château fort. ..



1917. - La sortie de la kasbah d'In-Salah

situation de ces anciens esclaves. Ah ! elle n'est pas brillante. Le cinquième des produits de la terre abandonné au métayer harratin représente à peu près un salaire journalier de la valeur de 75 centimes à 1 franc. Il doit, avec ce salaire de misère — et naturellement ce qu'il peut voler à son maître — s'entretenir et entretenir sa famille. Le fruit du palmier dattier qui, dans ces régions, est à la base de la nourriture humaine, est heureusement d'un prix relativement faible, de 20 à 50 francs le quintal. Mais on se rend parfaitement compte que la population harratine est une population sous-alimentée, par conséquent, en état de résistance physique assez précaire, si l'on réfléchit que, de son travail dépend à peu près uniquement la mise en valeur du pays, on peut déduire que le problème du développement et même du simple maintien des ressources économiques de ces régions est, en l'état actuel, difficile à résoudre.

Il faudrait, à mon sens, arriver à une *modification complète de l'état social des habitants*. Cette modification pourrait résulter d'une évolution ayant pour objectif une amélioration sensible du contrat du métayage et l'accession progressive du harratin à la propriété. Mais cette évolution est si lente que malgré l'action bienfaisante de notre tutelle administrative, pendant les 30 années d'occupation, ses effets sont à peine perceptibles. Elle serait plus rapide et plus radicale partant plus décisive, si nous agissions par voie *d'expropriation massive*, moyennant indemnité naturellement, nous permettant de répartir *judiciausement* une partie des terres et des parts d'eau entre les harratins. Ce serait une mesure hardie, certes, sortant un peu du cadre de nos timides méthodes admi-

nistratives; une mesure dont l'application, j'en conviens, présenterait certaines difficultés du point de vue politique indigène et du point de vue financier. Mon opinion personnelle est que ces difficultés ne sont pas insurmontables et que nous n'arriverons pas à résoudre autrement le problème. Or, il importe, *c'est une nécessité* inéluctable, d'apporter un remède efficace à la situation des harratins, si nous ne voulons pas que ces îlots de vie humaine disparaissent à plus ou moins longues échéances.

La diminution progressive de la population, malgré l'aide morale et l'assistance matérielle que nous ne lui avons pas ménagée est *un fait*. Elle provient de trois causes principales : exode de divers éléments vers des régions plus clémentes, mortalité infantile en proportion exagérée, faute de nourriture, suppression de la traite des esclaves qui autrefois alimentait l'archipel touatien comme le sud marocain en main-d'œuvre d'origine noire. Cette dernière cause, la suppression de *l'esclavage*, étant hors du débat, nous devons agir sur les deux premières. Je ne vois d'autre moyen d'enrayer l'exode et d'atténuer la mortalité que de mettre la population la plus prolifique, la plus laborieuse et la mieux adaptée au climat, en situation de vivre avec une certaine aisance sur la terre qu'elle féconde.

Voici quelques renseignements statistiques sur ces groupes d'oasis :

On compte dans le Gourara 750.000 palmiers, produisant 70.000 quintaux de dattes, dans le Touat 373.000 palmiers produisant 22.000 quintaux de dattes, dans le Tidikelt 316.000 palmiers produisant 18.000 quintaux. La culture des céréales,

faite sous les palmiers produit : 11.200 quintaux au Gourara, 4.500 au Touat et 2.300 au Tidikelt.

La population du Gourara est de 25.000 âmes, celle du Touat, de 18.000 et celle du Tidikelt de 12.000.

Les éléments statistiques que je viens de vous donner permettent de juger de l'importance économique de cet archipel d'oasis s'échelonnant sur une distance d'environ 600 kilomètres.

A ne considérer que sa faculté de production et de consommation, on pourrait peut-être contester cette importance. Mais, à défaut de toute considération sentimentale et humaine, l'intérêt national, nous commanderait, s'il en était besoin, de tout faire pour maintenir dans le Sahara, ces populations et ces îlots de verdure. Nous y avons le plus grand intérêt ne serait-ce que pour rendre possible le jalonnement des communications intersahariennes qui doivent assurer la soudure des diverses parties de notre empire africain.



Après vous avoir décrit, avec trop d'objectivité peut-être, la partie la plus pauvre de nos oasis sahariennes, il me serait agréable de vous parler de régions plus clémentes où la culture du palmier-dattier est susceptible de donner, et donne en réalité, des revenus considérables.

Aussi avais-je l'intention, une fois parcouru le cycle des oasis de l'archipel touatien, de revenir vers le nord en franchissant, sous le méridien de Paris, l'immense plateau du Tadmait — *le redoutable et sinistre plateau* comme l'appelle un peu à tort le délicat écrivain Marcelle VIoux — pour

aborder El-Goléa, la perle du désert, puis Ouargla, Touggourt, Biskra, la vallée de l'Oued R'Hir et la plaine des Zibans, c'est-à-dire, la partie septentrionale du Sahara constantinois qui constitue la véritable terre de prédilection du palmier dattier.

Mais les moments m'étant comptés, je suis obligé, chers auditeurs, de vous donner rendez-vous à vendredi prochain à la même heure, s'il vous plaît d'entendre parler de ces régions et des possibilités qu'elles offrent à l'activité française.

A. ROZIS.





Le Tadmait

Je l'ai parcouru en 1917 pendant 20 jours au pas
de mon mehari....

III

LES OASIS SAHARIENNES ET LE PAYS DU PALMIER-DATTIER

2^e PARTIE

A ma dernière conférence, après avoir parcouru le cycle des oasis de l'archipel touatien, je vous ai laissés, chers auditeurs, sur le chemin de retour vers le nord, près de la bordure sud du Tadmaït.

Le Tadmaït, plateau sinistre et redoutable où tant de voyageurs sont morts de soif, région morne et désolée que hantent seuls les aigles et les vautours ! C'est ainsi que Marcelle VIoux, écrivain de talent, s'exprime dans un de ses derniers livres sur le Sahara.

Eh bien, n'en déplaise à Marcelle VIoux, le Tadmaït, que nous commençons à connaître, n'est pas le sinistre plateau qu'elle a cru entrevoir de son automobile filant à toute vitesse. Le Tadmaït emmagasine, je vous l'ai déjà dit, toutes les eaux qui alimentent le grand chapelet d'oasis de l'archipel touatien. A ce titre son relief tourmenté est un bienfait du ciel parce qu'il lui permet d'absorber les pluies diluviennes qui parfois tombent sur sa surface pour les rendre en sources vivifiantes le long de sa ceinture éloignée. Et dans ce relief tourmenté combien de ravins et de petites vallées comme celles de l'Oued Mya renferment une végétation, véritable providence des caravanes ! Je l'ai

parcouru en 1917 pendant 20 jours au pas de mon mehari. En relisant mes notes, je revois le spectacle grandiose du déclin du jour sur l'immense falaise qui le borde au-dessus des gorges de l'Aïn-Guettara, d'où coule un mince filet d'eau fraîche et limpide, où je me suis désaltéré. A ma droite se dessinent des autels prestigieux, sur des marches de 200 mètres de haut; sur la gauche, de magnifiques dômes étincelants s'élancent vers le ciel. Entre des chaînes découpées, les gigantesques gours, témoins d'une autre époque, resplendissent sous les derniers rayons du soleil, tandis que la falaise disparaît, peu à peu, dans des teintes violettes, bleues et définitivement sombres. C'est un des plus grandioses et des plus impressionnants spectacles que le Sahara puisse nous offrir. Mais il ne faut pas nous y attarder, chers auditeurs, si nous voulons atteindre El-Goléa.

El-Goléa, El-Ménéa la douce ! son nom évoque dans l'âme du méhariste français et indigène quelque chose de paradisiaque. Au cours des rudes étapes de la route, les méharistes chaâmbas de ma fidèle escorte ne me parlaient pas d'autre chose que de ce coin béni de Dieu. Ils dormaient semblait-il en rêvant à l'eau ruisselante, aux fruits savoureux, à la fraîche verdure qui allaient sous peu remplacer l'eau nauséabonde des outres goudronnées, la maigre pitance des boîtes de conserve et la chaleur torride endurée sous le mince toit de la tente.

El-Goléa, ancienne cité berbère, ne comprenait, au moment de notre installation, qu'un pauvre village, une source et quelques jardins de palmiers que les nomades chaâmbas faisaient cultiver par des harratins. De la vieille cité dont les mesures

en ruines s'étagent au pied de la Kalaâ, mamelon fortifié dominant la plaine les légendes célèbrent l'ancienne et bien relative splendeur. Elle aurait eu une reine, d'une grande beauté naturellement. Ce fut sans doute une petite Kahena berbère ou plutôt une sorte de Jeanne HACHETTE qui soutint un siège victorieux contre l'envahisseur nomade.

Mais, ce qui est mieux qu'une légende, c'est la fécondité vraiment surprenante que nous avons apportée à cette oasis, grâce aux puits artésiens que nous y avons forés, sur les conseils d'un savant officier des affaires indigènes, le commandant CAUVET, à qui je suis heureux de rendre hommage.

Ce n'est plus seulement le saharien qu'une course épuisante à travers le désert a prédisposé à un enthousiasme facile; c'est aussi le voyageur venant des rivages enchanteurs de la Méditerranée qui sera étonné, ravi, de découvrir sur ce point isolé du Sahara les signes les plus évidents de cette fécondité.

Une palmeraie d'un millier d'hectares et, sous les palmiers, des jardins où les arbres fruitiers les plus divers, abricotiers, poiriers, pommiers, pêchers, citronniers, orangers et mandariniers produisent des fruits délicieux; des jardins merveilleux où les roses et les fleurs odorantes poussent à profusion.

Deux ombres cependant au tableau : d'abord difficulté d'écouler certains produits en raison de l'éloignement des centres de consommation qui constituent les débouchés naturels; ensuite, insalubrité du pays provoquée par les marais d'épandage des eaux d'irrigation qui favorisent l'endémie paludéenne.

Le premier inconvénient pourra, sans doute,

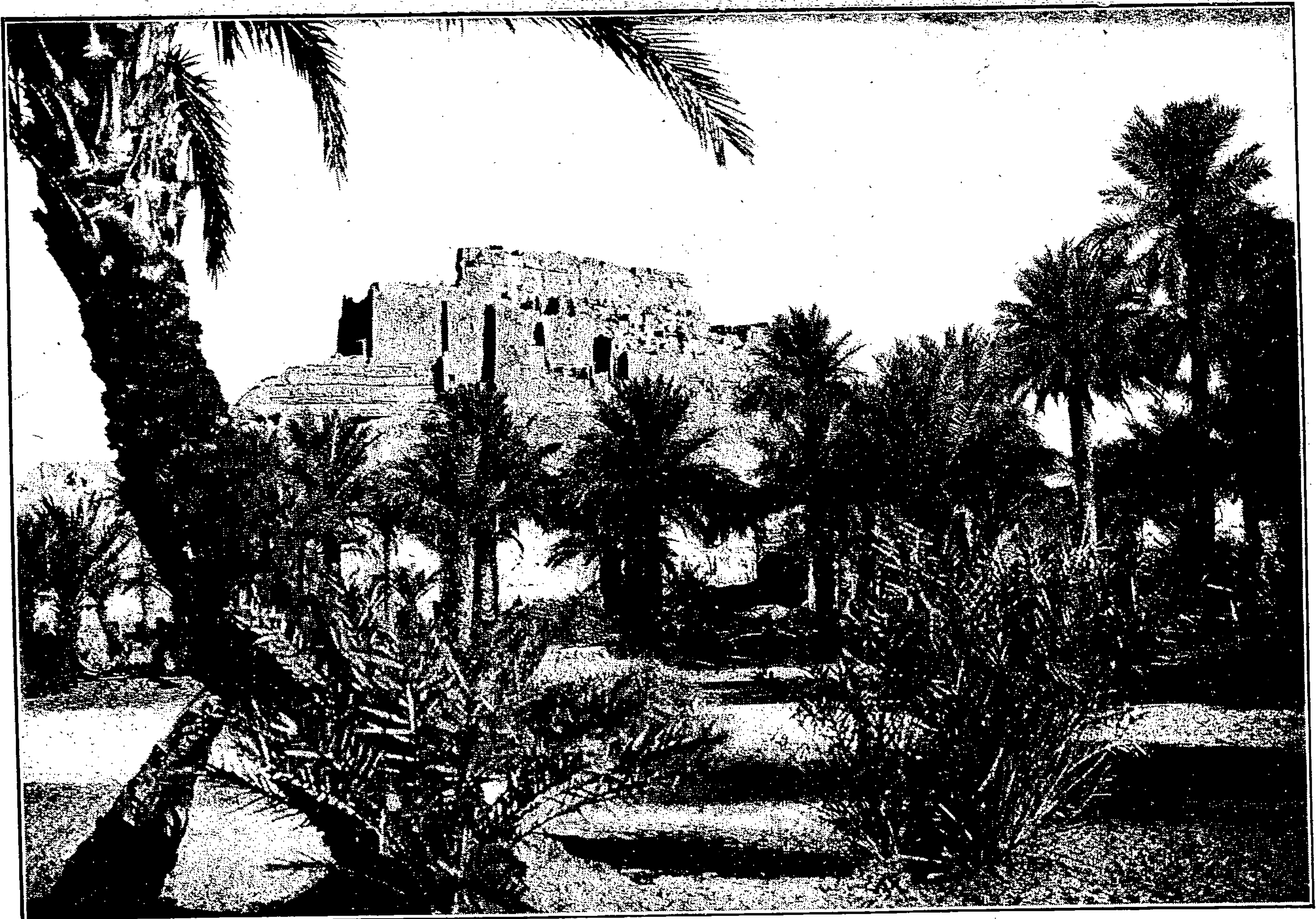
être atténué sinon complètement supprimé, par l'amélioration des voies de communication et aussi par la mise en œuvre de cultures riches, comme par exemple celle des plantes à parfum, dont les produits manufacturés sur place peuvent supporter des frais de transport élevés. Pour se faire une idée de ce que coûtent les transports d'El-Goléa sur les centres de consommation, il faut se rappeler que cette belle oasis est séparée du M'Zab, agglomération la plus proche, par une zone désertique de 300 kilomètres de profondeur et qu'elle est éloignée de 650 kilomètres de Djelfa, terminus de la voie ferrée.

Le second inconvénient disparaîtra rapidement si on apporte à résoudre le problème de l'assainissement une volonté raisonnée, tenace et autoritaire, secondée par une technicité avertie et appuyée sur des moyens financiers que l'on peut d'ailleurs estimer d'une faible importance.

Malgré son éloignement, des tentatives de colonisation française privée sont déjà ébauchées à El-Goléa; de plus, une colonie agricole devant, en principe, vivre des produits du sol a été créée dans l'oasis avec des ménages d'orphelins métis, recueillis par les Pères Blancs du Cardinal LAVIGERIE et entretenus au moyen des subsides de l'Administration des Territoires du Sud.

L'exposé de ce qui doit être fait à El-Goléa pour assurer son développement économique me prendrait trop de temps et j'ai hâte, dans cette causerie rapide, de vous parler des oasis situées dans la partie septentrionale du Sahara constantinois. Dirigeons-nous donc, chers auditeurs, vers Ouargla.

Aborder Ouargla par une belle journée est un véritable ravissement. De loin, l'oasis semble



EL-GOLEA. - Vue sur la Kalaa

adossée à la berge de l'Oued Mya dont le vaste lit sablonneux la contourne vers le Sud. La berge taillée dans une falaise à pic, forme, sous les rayons du soleil, comme un diadème incandescent sur la masse de verdure qui s'étale à ses pieds en un large croissant. Les dunes qui ferment l'horizon, à l'opposé de la berge, s'enflamment à leur tour et c'est, dans ce paysage féérique d'argiles rouges, de sables dorés et de verdure sombres, un éblouissement de lumière et de couleur. Sous les premiers grands palmiers dont les têtes échelées baignent dans cette lumière, les nomades chaâmbas dressent leurs tentes, et leurs chameaux accroupis attendent les chargements de dattes, de sucre, de thé et de cotonnades qu'ils vont transporter au loin dans les cités sahariennes. Mais, ces palmiers épars dans les sables ne servent que de décor au paysage; ils sont à peu près stériles. La grande palmeraie d'Ouargla, celle que nous avons vue couronnée d'un diadème, étale ses frondaisons le long de l'Oued Mya. Elle compte près d'un million de palmiers qui produisent environ 80.000 quintaux de dattes.

La population d'Ouargla fortement imprégnée de sang noir est douce, laborieuse, prolifique et insouciant. Elle n'a pas su conserver la propriété de la terre. Les mozabites, d'abord chassés du pays par les envahisseurs arabes, y sont revenus plus tard et ont acquis avec les profits de leur négoce et des prêts d'argent les plus belles palmeraies. Bien que dépossédé par plus riche que lui, le bon Ouargli a l'amour de son pays et du palmier. Tout jeune il s'expatrie, voyage, s'installe pour quelque temps à Tunis, à Alger et dans les villes du littoral; mais sa famille reste là, vivant

de peu, attendant patiemment le retour de l'enfant prodigue, espoir rarement déçu car le palmier exerce sur lui une sorte d'envoûtement.

Revenons définitivement dans le nord, chers auditeurs. Il est temps d'atteindre la grande vallée de l'Oued R'Hir, Touggourt, et la région des Zibans, Biskra. C'est ici que nous sommes dans la terre de prédilection du palmier dattier. Le paysage, beaucoup d'entre vous le connaissent sans doute pour l'avoir admiré au cours d'un voyage touristique; et combien de peintres de grand talent l'ont reproduit ! C'est toujours, dans les vastes horizons, le même resplendissement de lumière; parfois cependant, elle se voile de vapeurs transparentes et floues qui en tamisent délicatement les rayons. Les montagnes et les collines dénudées, calcinées, barrent vers le nord la plaine saharienne, se parent également de teintes rouges et violettes sous le soleil crépusculaire.

Mais... dans la plaine fertile, les taches verdoyantes se multiplient, s'étalent en superficies imposantes; l'eau vivifiante ruisselle dans les canaux; les cités sont nombreuses et peuplées. C'est Biskra la reine du Sahara, Sidi-Okba la ville sainte, Tolga et ses oasis satellites; plus au sud, Ourir et M'Raïer, Djamaâ, Touggourt, Temacine et combien d'autres encore !

La population des Zibans et de l'Oued R'Hir s'élève à 175.000 âmes. Le nombre de palmiers existant dans ces régions est de 3 millions, dont 2 millions sont en plein rapport. Ils couvrent 27.000 hectares de jardins et produisent 600.000 quintaux de fruits. Le volume d'eau provenant des puits artésiens et des sources naturelles dont on dispose pour irriguer ces jardins, représente un

débit d'environ 8 mètres cubes à la seconde. C'est le débit d'étiage de la Moselle à 15 kilomètres à l'aval de Toul.

Le dattier qui, pour vivre et produire, demande un climat sec et chaud, mais cependant une irrigation abondante, est ici dans son véritable milieu. Il s'abreuve à la source tiède qui ruisselle à ses pieds et, l'été, dans un ciel de fournaise, sa tête orgueilleuse abrite, sous ses larges palmes, les fruits délicats que l'automne plus doux doit imprégner de sa lumière dorée.

La majeure partie de la population vit largement des produits du palmier dattier et des cultures sous-jacentes, légumes et céréales. Ici le problème humain ne se pose pas sous la même forme que dans l'archipel touatien, ni même qu'à Ouargla. Nous avons, dans les Zibans et l'Oued R'Hir, une infinité de petits propriétaires de palmiers, quelques grands domaines appartenant à des sociétés et à des particuliers, un nombre assez considérable de métayers cultivant au cinquième, mais jouissant de certains avantages sur les cultures sous-jacentes, une main-d'œuvre qui s'égaille dans le Tell en été et revient dans les palmeraies au moment de la cueillette des dattes. Tout ce monde, en somme, mange à sa faim. Mais, comme partout, l'insalubrité des oasis ayant pour cause la stagnation des eaux usées est une question à solutionner. Le pays du palmier doit être assaini, si on ne veut pas laisser périlcliter et s'affaiblir le capital humain qui constitue l'élément essentiel de sa mise en valeur.

D'autres questions doivent également retenir l'attention et, parmi les plus importantes, se place celle de l'aménagement rationnel des ressources

hydrauliques; une réglementation sévère doit déterminer les conditions d'utilisation des eaux d'irrigation, de manière à ne laisser prélever sur la nappe artésienne que la quantité d'eau strictement indispensable à la vivification de la terre.

Nous avons aussi à organiser plus fortement les études expérimentales portant sur l'amélioration de la culture du dattier et le traitement des affections parasitaires; sur la technique de la préparation, de la conservation et de la présentation des fruits.

Toutes ces questions font l'objet des préoccupations de l'Administration. Leur mise en œuvre se heurte malheureusement à une insuffisance de ressources budgétaires et de personnel technique. Il faudra, pour les résoudre, faire appel à un emprunt spécial et créer des *emplois nouveaux* de techniciens du palmier. Ah ! je sais bien qu'à l'heure actuelle, ces formules ne rencontrent pas la faveur de l'opinion publique. Cependant, je n'hésite pas à les préconiser, parce qu'elles me paraissent largement justifiée par le bénéfice *moral* et *matériel* que le pays est appelé à en retirer à brève échéance.

Nous avons, d'ailleurs, sous les yeux l'exemple de ce qu'ont fait les Américains, en cette matière. Voici vingt ans à peine qu'ils ont introduit le dattier en Californie et qu'ils produisent déjà plus de 50.000 quintaux de dattes fines. Leurs plantations sont l'objet des soins les plus avertis et les plus attentifs dirigés, sous le contrôle de l'Etat fédéral, par de savants botanistes, comme le professeur SWINGLE. En 20 ans, ils ont fait plus de progrès dans la culture du palmier que n'en ont fait les peuples orientaux en plusieurs siècles et que nous

avons fait nous-mêmes depuis que nous occupons l'Algérie, c'est-à-dire, depuis un siècle.

Notre retard trouve, il est vrai, son excuse dans le milieu social où nous agissons. Nos populations indigènes sont souvent réfractaires aux idées de progrès dont elles ne comprennent ni le sens ni le besoin. Or, nous nous attachons à ne pas heurter d'autorité leurs conceptions. Notre politique indigène est sentimentale et personne ne saurait nous le reprocher. Il ne faut pas oublier que les neufs dixièmes des palmeraies appartiennent aux indigènes que nous ne voulons nullement déposséder, bien au contraire.

Ce que les Américains ont réalisé en pays neuf, avec des éléments avancés parfaitement aptes à saisir les avantages des méthodes culturales rationnelles était relativement facile. Nous l'avons bien fait en Algérie pour la culture viticole.

Mais on ne doit pas moins admirer, sans réserve, l'esprit scientifique dans lequel ils ont élaboré et résolu, semble-t-il, le problème de l'introduction et du développement de la culture rationnelle du palmier en Californie, et leur exemple doit nous inciter à appliquer en Algérie quelques-unes tout au moins de leur conceptions et de leurs méthodes culturales.



En vous parlant du pays du palmier-dattier, j'ai voulu, chers auditeurs, m'arrêter plus spécialement dans cette belle région des Zibans et de l'Oued R'hir. Nous pouvons, si nous le voulons, porter de 27.000 à 40.000 hectares, les surfaces qui s'y trouvent complantées en palmiers. Dans cet immense et magnifique jardin nous pourrions,

avant 20 ans, récolter chaque année plus de 120.000 tonnes de dattes. (Je dis bien 120.000 tonnes, 1.200.000 quintaux). Vous n'ignorez pas que la dattte est non seulement un fruit des plus savoureux, mais encore un fruit dont la valeur nutritive, en raison de sa forte teneur en sucre et en vitamines, a depuis longtemps retenu l'attention de l'Académie de médecine. On peut donc considérer que l'écoulement de cette production sur les marchés de France et d'Europe, sera facilement assuré. Et, par bonheur, ne se pose pas, dans le programme de mise en valeur que je viens de vous esquisser, le redoutable dilemme des productions communes à l'Algérie et à la Métropole...

Aussi, quel beau champ d'activité offert à l'initiative française !



J'ai terminé, chers auditeurs, sans avoir pu vous parler d'autres oasis sahariennes cependant bien curieuses, comme celles du M'Zab et du Souf, où les habitants ont édifié, dit le savant géographe Jean BRUNHES, des établissements que l'on peut citer comme un exemple de l'effort le plus opiniâtre, le plus méthodique et le plus intelligent, qu'un peuple ait jamais réalisé pour s'implanter et se maintenir dans un pays, qui, manifestement devait rester inhabité.

Je compte, puisque Radio-Alger veut bien me prêter sa puissante voix, vous en entretenir au cours de l'automne prochain.

En attendant, je serais satisfait s'il m'était permis de penser qu'en parlant aux auditeurs français de la Métropole d'un Sahara lointain et mystérieux,

et d'un Sahara plus proche déjà pénétré par la colonisation française, j'ai pu éveiller leur curiosité et leur inspirer le désir de connaître, eux aussi, ces horizons lumineux *si vastes, si impressionnants et parfois si grandioses !*

A. ROZIS.



ORGANISATION MEDICALE DU SAHARA

Conférence faite à Radio-Alger
par M. le Medecin-Colonel COSTE,
Chef du Service de Santé des Territoires du Sud

HYGIÈNE SOCIALE

L'organisation médicale du Sahara, comme celle des régions non sahariennes des Territoires du Sud, reste entièrement confiée aux médecins militaires. Chacun des postes sahariens comprend un médecin. Avant leur envoi dans ces postes sahariens, ces médecins ont fait un stage à l'Institut Pasteur d'Alger au cours duquel ils ont été plus spécialement initiés aux principales questions de la pathologie saharienne. Ces praticiens généralement jeunes, ardents, bien préparés à leur tâche par leur formation professionnelle ont donné aux œuvres d'assistance et d'hygiène un développement remarquable. Ils ont été parmi les meilleurs agents de pénétration pacifique pour l'influence française : ils ont fait aimer la France par les populations sahariennes. Ils ne se bornent pas à soigner les malades qui s'empressent à leurs consultations; ils y font de la médecine préventive, vaccinant contre les maladies épidémiques, traitant les maladies vénériennes par les procédés modernes, luttant contre les affections oculaires si fréquentes, poursuivant l'éducation hygiénique des

familles, surtout celle des mères; ils ont déjà obtenu les résultats les plus réconfortants.

Dans chacun des postes sahariens, Ouargla, In-Salah, Adrar, Timimoun, Tamanrasset, Djanet, etc..., existe une infirmerie indigène dans laquelle un infirmier indigène et quelquefois une infirmière indigène seconde le médecin dans les diverses branches de son service.

L'assistance publique est assurée par l'intermédiaire des administrations municipales. Les communes de ces Territoires inscrivent chaque année à leur budget des crédits pour le fonctionnement de leurs infirmeries et des divers services d'assistance; elles sont largement subventionnées pour l'accomplissement de cette œuvre charitable, par le budget des Territoires du Sud.

Les soins aux malades sont prodigués soit dans les infirmeries indigènes, soit dans les salles de consultations. Chaque poste important possède une infirmerie indigène pourvue d'un bon matériel technique, comportant à la fois des locaux pour la visite quotidienne des malades et des salles d'hospitalisation. Quelques-uns, très modernes, possèdent même un cabinet dentaire et un service de radiologie. L'amélioration des infirmeries anciennes ou plutôt leur remplacement par de nouvelles formations répondant mieux aux besoins actuels, est poursuivie méthodiquement.

Dans les postes secondaires existent de simples salles de consultations où les malades reçoivent chaque jour d'un infirmier auxiliaire, les soins élémentaires que réclame leur santé en attendant d'être visités par le médecin lors de ses tournées périodiques. Le programme poursuivi actuellement

consiste à multiplier le plus possible ces centres médicaux secondaires.

L'organisation existante fonctionne dans les meilleures conditions possibles. Les consultants viennent chaque année plus nombreux demander aux médecins les secours de leur art. Les femmes même, restées longtemps réfractaires, se rendent aujourd'hui en nombre appréciable aux consultations des infirmeries ou demandent le médecin à domicile.

Le nombre des malades venus consulter dans les infirmeries indigènes du Sud était en 1920 de 190.000. En 1929 ce nombre montait à 365.000. La progression n'a cessé de s'accroître régulièrement chaque année et le nombre des consultants a dépassé en 1932, 500.000, chiffre presque égal à celui de la population entière des Territoires du Sud.

Le traitement des malades n'est plus aujourd'hui le seul souci des médecins sahariens. Ils s'efforcent à prévenir les maladies, à dépister et à combattre par les mesures appropriées les plus grandes maladies sociales, trachome, syphilis, tuberculose, variole, paludisme.

La lutte contre les affections oculaires, trachôme et conjonctivites aiguës, a pris dans ces dernières années, une extension nouvelle. Les ophtalmies de toute nature sont très fréquentes parmi les populations sahariennes. La conjonctivite granuleuse, en particulier, fait nombre de borgnes ou de demi-aveugles aux cornées opaques pour qui, même sous la claire lumière du ciel saharien, la nature s'enveloppe d'un perpétuel brouillard. Elles constituent un gros facteur de déchéance physique pour les malades et d'infériorité économique pour la

collectivité. Le nombre des enfants en particulier qui en sont atteints est considérable surtout parmi les populations sédentaires; la proportion est de 80 % à Ouargla, un peu moins à Tamanrasset et Djanet. Etant donné, d'une part, l'extrême diffusion de la maladie et le nombre des malades, d'autre part, les conditions de vie, les mœurs, l'état commun de paupérisme des populations sahariennes, les services médicaux se heurtent à des obstacles très sérieux.

Depuis quelques années cependant la collaboration des médecins et des instituteurs a amélioré cette situation sanitaire d'une façon appréciable parmi la population des écoles. Chaque année à la rentrée des classes tous les élèves sont examinés par les médecins qui renouvellent ces visites périodiquement dans le courant de l'année scolaire. Au cours de ces visites, ils donnent aux instituteurs tous les renseignements concernant la santé de leurs élèves. Ces instituteurs veillent chaque jour à envoyer au médecin, les élèves ayant besoin de soins. Eux-mêmes, chaque jour, suivant les indications des médecins et au moyen de médicaments très simples qui leur sont confiés, donnent à la fin de la classe des soins prophylactiques élémentaires.

En dehors de cette prophylaxie scolaire, la lutte contre les affections oculaires est poursuivie dans un grand nombre de centres anti-ophtalmiques, les Bit-El-Aïnin ou maisons des yeux, dans lesquelles un infirmier auxiliaire spécialement instruit à cet effet, donne à chaque malade, dans l'intervalle des tournées du médecin, les soins prescrits par celui-ci.

Il est hors de doute qu'une amélioration est déjà

constatée. Les complications du côté de la cornée sont moins fréquentes, surtout parmi la population infantile scolaire. A la rentrée des classes, sans doute, le nombre des optalmies aiguës est en augmentation, parce que la surveillance médicale scolaire ne peut s'effectuer pendant la période des grandes vacances et que les enfants ne viennent plus alors régulièrement se faire soigner à l'infirmerie. Mais rapidement après la rentrée des classes, sous l'influence des soins pratiqués, ces poussées aiguës disparaissent; les menaces de complications et la contagiosité font place à des améliorations et souvent à la guérison complète.

Les maladies vénériennes, fréquentes dans le Sahara font partie au même titre que les maladies épidémiques les plus graves des affectations transmissibles qui compromettent la santé des individus par leurs manifestations immédiates et menacent l'avenir de la race aussi bien par les déchets énormes qu'elles déterminent dans les naissances que par les infirmités qu'elles occasionnent chez les enfants et l'affaiblissement qui en résulte chez les adultes. Elles constituent ainsi un danger social dont la prophylaxie fait l'objet des préoccupations constantes des services sanitaires, non seulement en vue d'éviter leur propagation mais encore dans le but d'essayer d'en faire progressivement disparaître les origines.

La lutte contre ces maladies dans le Sahara est poursuivie avec activité par les médecins militaires des postes. Ils disposent de tous les médicaments nouveaux, d'un prix élevé sans doute, mais qui abrègent considérablement la durée des accidents contagieux. Et il faut reconnaître que les

populations sahariennes comprennent parfaitement combien cette lutte est poursuivie dans leur propre intérêt; ils viennent, en général très volontiers demander aux cliniques les soins que nécessite leur état.

La *tuberculose* relativement peu fréquente parmi les tribus purement nomades qui vivent au grand air sous la tente, s'observe plus fréquemment parmi les populations sédentaires des ksours sahariens où elle cause d'assez nombreux décès parmi les enfants du premier âge. Les causes, en général, ne sont pas différentes de celles que l'on observe ailleurs. Les populations sahariennes sont très pauvres; la plus grande partie des habitants sont des sous-alimentés habituels et dans ces conditions, les organismes sont moins résistants quand ils viennent à être infectés par le bacille tuberculeux. Les contacts plus fréquents avec les européens paraissent augmenter le degré d'infection tuberculeuse parmi les populations des oasis sahariennes. De nombreuses recherches ont été poursuivies dans ces dernières années par les médecins militaires des Territoires du Sud, avec la collaboration de l'Institut Pasteur d'Alger et grâce à l'emploi de la méthode des cuti-réaction à la tuberculine, à l'effet d'établir ce degré d'infection tuberculeuse. La mission scientifique du Hoggar en 1928 a établi que l'index tuberculinique total des Touareg du Hoggar était l'un des moins élevés qui aient été constatés dans les régions sahariennes de l'Algérie. Il est de 18 % alors qu'au Gourara et au Tidikelt, par exemple, il monte à 40 %. L'infection tuberculeuse est d'ailleurs plus marquée chez les indigènes de race blanche que chez les négroïdes,

très adaptés au pays, au climat et à ses privations.

La lutte contre la tuberculose parmi les populations sahariennes est particulièrement ardue. Les mœurs, la façon de vivre des ksouriens souvent entassés dans des locaux exigus, couchant au contact du sol souillé fréquemment par les déjections de toutes sortes et beaucoup d'autres causes rendent le problème difficile.

L'action du service médical tend aujourd'hui à poursuivre la prémunition de ces populations par des vaccinations. La prémunition des jeunes enfants par le vaccin B.C.G. par voie buccale est possible : elle n'a pas eu beaucoup d'adeptes jusqu'à ce jour parmi les populations sahariennes. Peut-être obtiendra-t-on de meilleurs résultats lorsqu'on pourra vacciner par voie sous-cutanée; cette question fait actuellement l'objet de recherches de la part de médecins.

Le *paludisme* est endémique dans la plupart des oasis sahariennes où l'existence de nombreuses mares d'eau stagnante jointe à l'élévation de la température pendant la majeure partie de l'année se prête à la création de gîtes d'anophèles dont certaines espèces ont été reconnues comme les agents actifs de propagation du paludisme. Il résulte des observations faites que cette affection tend à diminuer d'une façon générale de fréquence et surtout de gravité. Cette diminution de la morbidité malarienne est la conséquence des mesures de prophylaxie rationnelle qui y sont appliquées. Les moyens de lutte employés dans le Sahara ne sont pas différents de ceux employés dans tous les pays à malaria.

En ce qui concerne la *variolo*, autrefois si fré-

quente, et qui a causé en particulier tant de cécités, on peut dire qu'elle a pratiquement disparu de ces régions, grâce aux bienfaits de la vaccination largement répandue et grâce à la tenacité et au dévouement des médecins sahariens. Les résultats heureux de cette vaccination ont été reconnus par toutes les populations des Territoires du Sud et lors des tournées périodiques des médecins, nombreux sont les hommes, les enfants et même les femmes qui profitent de cette méthode d'immunisation contre une maladie qu'ils savent si redoutable. La vieille et dangereuse méthode de la vario-lisation si en honneur autrefois parmi eux a totalement disparu. Il est juste de dire que pour l'application de la vaccination on s'efforce de respecter le plus possible les mœurs et coutumes indigènes. C'est ainsi qu'il est recommandé de réunir les femmes et les filles en un ou plusieurs locaux distincts où le médecin pénètre seul; en d'autres points, les femmes sont vaccinées par une infirmière spécialement dressée ou par des Sœurs Blanches. En respectant ainsi dans toute la mesure possible les mœurs indigènes, les résultats obtenus ont été excellents puisqu'il n'a plus été observé d'épidémie de variole dans ces dernières années, dans les Oasis sahariennes.

Le *typhus* est endémique dans toute l'Afrique du Nord. Aux années de disette correspondent, en général, des poussées de cette maladie épidémique. Aussi des dispositions ont-elles été prises pour combattre le mal dans toute la mesure possible. En dehors des mesures tendant à ravitailler les miséreux, à surveiller les gens suspects, à limiter ou à empêcher l'extension de la maladie d'un cen-



Présentation au médecin de Laghouat de jeunes nourrissons

tre à un autre, des organismes spéciaux, centres d'épouillage, ont été créés dans tous les centres. On sait, en effet, que l'agent actif du typhus est transmis par les poux. Grâce aux mesures prises, on n'observe plus, dans les Territoires sahariens, de grosses épidémies de typhus, les foyers aussitôt connus sont rapidement circonscrits et éteints, grâce à l'abnégation et au dévouement sans limite des médecins militaires, abnégation qui va parfois jusqu'au sacrifice de leur vie.

Nous avons fait ressortir qu'à la base de toutes les maladies sociales, une des causes générales de déficience parmi ces populations sahariennes excessivement pauvres était une alimentation insuffisante. A cette cause, l'administration cherche à remédier dans la plus grande mesure par l'organisation de *cantines scolaires* qui fonctionnent déjà dans un certain nombre de localités et qui seront progressivement étendus aux autres. Il y a beaucoup à attendre de cette excellente mesure.

L'œuvre de *l'assistance aux mères et aux nourrissons* a été étendue aux Territoires sahariens depuis l'année 1927. Ces six années de fonctionnement permettent d'apprécier les premiers résultats qui sont importants déjà dans les oasis sahariennes. De très nombreux enfants sont visités chaque mois par le médecin pendant toute leur première année, et il est certain que nombre d'entre eux ont été sauvés par cette surveillance médicale assidue.

Ainsi donc, l'organisation sanitaire des régions sahariennes, conçue scientifiquement, tout en assurant dans les meilleures conditions possibles, le

traitement des malades, est en même temps particulièrement dirigée en vue de la prévention des maladies sociales. L'œuvre de ces organismes est déjà considérable en égard surtout aux difficultés rencontrées. Sans doute il reste beaucoup à faire; mais l'organisation est créée, le programme est établi, et si la tâche est longue et difficile, lorsqu'on a vu à l'œuvre ceux qui sont chargés de la réaliser; médecins militaires et officiers sahariens qui administrent ces territoires, on ne peut qu'envisager l'avenir avec la plus entière confiance.

Médecin-Colonel COSTE.



La liaison postale militaire à travers le Sahara

par le Colonel WEISS,

Commandant le 1^{er} Groupe d'Aviation d'Afrique

Pendant deux mois et demi, au printemps de 1933, les équipages militaires de l'aviation d'Algérie ont assuré un trafic postal régulier au-dessus du Sahara et relié en deux jours Alger à Gao, sur le fleuve Niger. Le troisième jour, le courrier atteignait les principaux centres de la colonie du Niger, Niamey et Zinder. L'itinéraire a près de 4.000 kilomètres.

Cette expérience de ligne, de liaison ponctuelle, décidée par le Ministre de l'air, est une date dans l'histoire de notre aviation et de notre colonisation.

Pour la première fois, la traversée du plus grand désert du globe n'est plus commentée à la manière d'un raid, d'une performance. Elle inspirait, il y a quelques années à peine, le même effroi qu'aux anciens Grecs, le passage des colonnes d'Hercule ou aux marins de Vasco de Gama les vagues géantes de l'hémisphère sud. Les escadrilles s'y promènent aujourd'hui et habitent dans cette mort avec une entière sérénité.

Le désert est une extraordinaire école d'adresse et d'énergie, presque indispensable à la formation d'un pilote. Avec son ciel de cristal, la nappe verte de ses oasis et même son affreux néant, il vous

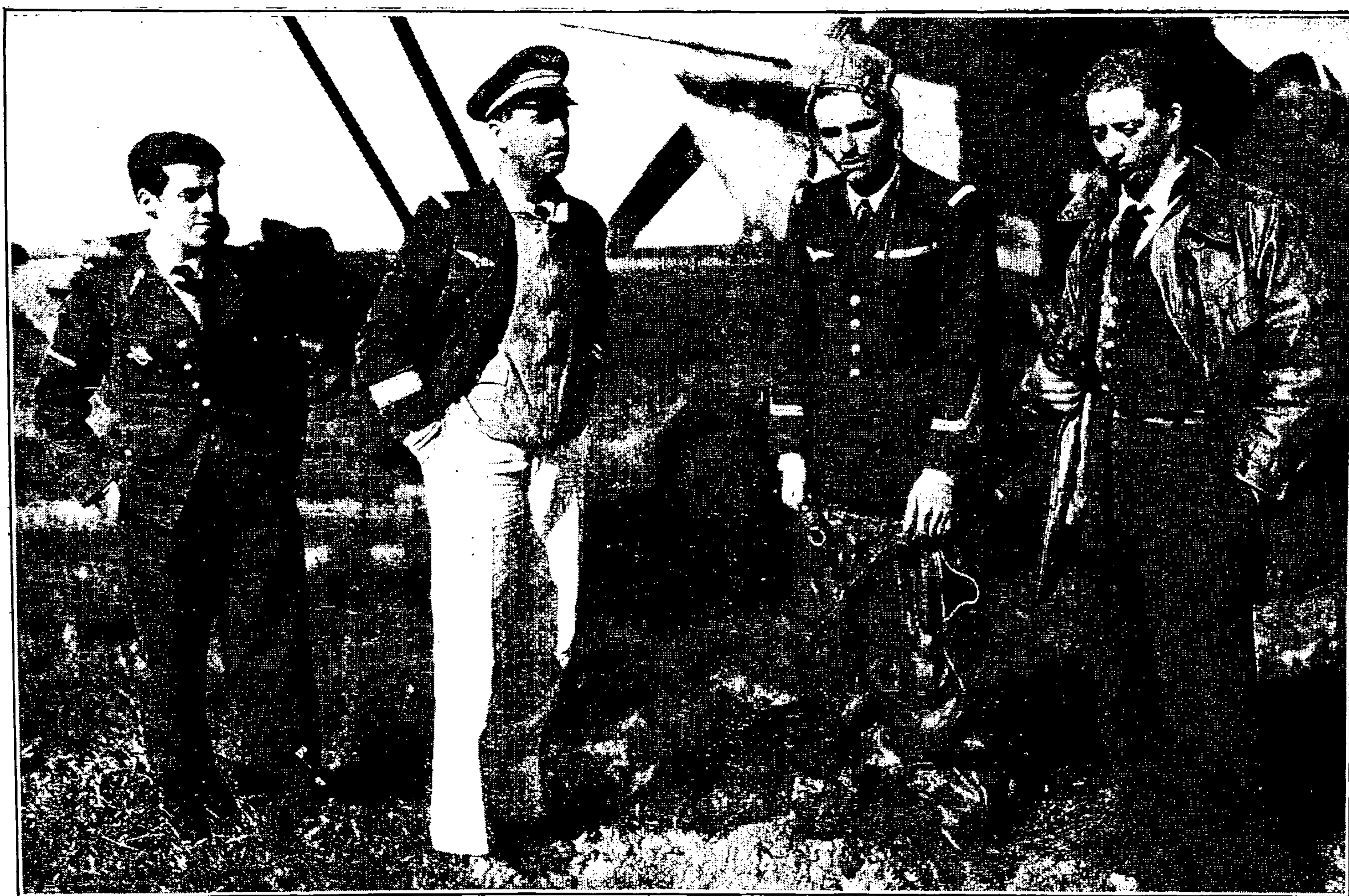
attire à lui comme un abîme. Une fois pris, on ne s'en détache plus.

Pour mener à bien l'entreprise postale, on s'est donc tout naturellement adressé aux soldats de l'air du Sahara, qui, d'une conscience haletante et les yeux agrandis, attendent toujours que sonne l'heure du bled. Les soldats ont toujours précédé les civils aux colonies sur toutes les routes. La loi est générale. Cet honneur est leur fait et ne peut leur être ôté. Dans l'ordre aéronautique ils sont, en outre, des pionniers économiques puisque, de toute façon, là ou ailleurs, leurs moteurs tournent et leurs avions s'aventurent. Leurs aurores sont moins paresseuses à se lever, selon l'expression de LA FONTAINE. Un jour vient où ils passent le flambeau... mais c'est au dénouement.

Le succès spontané de la ligne qu'ils ont créée prouve que les missions aéronautiques ne sont jamais si différentes d'esprit et de nature qu'on le croit et révèle à l'aviation française la notion de son unité.

La route de Gao démontre aussi une vérité ancienne, mais sujette à éclipse dans l'opinion. La France possède à sa porte un Empire africain d'un seul tenant, grand comme l'Europe. Le bloc formé par l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Afrique Occidentale et l'Afrique Equatoriale Françaises est la création du génie colonial et civilisateur le plus inouï qui fût jamais. L'armée d'Afrique a été l'outil, l'expression concrète de ce génie.

Les aphorismes sur les méthodes anglaises, italiennes, portugaises, lesquelles ont chacune leur valeur et leur vertu, ne résistent pas à la perspicacité d'un voyageur impartial. Dès qu'on quitte notre territoire on entre dans le royaume du mi-



Les équipages qui ont effectué la première liaison postale Alger-Gao (14 Mars 1933).

De gauche à droite : Caporal-Chef LAMUR (pilotant l'avion postal); le Colonel WEISS; le Sergent pilote PRADIER; le Chef mécanicien DALICIEUX,

rage. Comparez les vingt-cinq ans de Maroc de LYAUTEY avec le siècle et demi britannique aux Indes.

Comme nous mettons une souplesse d'Alcibiade à nous dénigrer nous-mêmes, il est bon que l'aviateur, qui a « nomadisé » partout et tâté de toutes les escales, soulève un coin du voile.

Au milieu du bloc français, une mer de sable, de roc et de montagne : le Sahara — plus sévère à franchir que la mer. Notre œuvre africaine ne vivra qu'à condition d'en faire un lac intérieur dont les deux rives, Afrique du Nord et Soudan, soient rapprochées par des communications constantes et sûres. Celles-ci s'imposent sous leurs aspects divers : méhari, auto, avion, chemin de fer — aucune locomotive ne se substituant tout à fait à l'autre. Au Sahara l'auto et l'avion auront précédé le train.

Cette circulation intense est un instrument impérial à créer. Tout français doit s'incliner devant ses deux justifications :

1° L'augmentation des transactions commerciales entre l'Afrique du Nord et les colonies de l'Afrique Occidentale et de l'Afrique Equatoriale (échanges économiques faciles à décupler en quelques années);

2° Notre sécurité militaire qui exige le contrôle de toute l'immensité où nous sommes engagés et le transport rapide de l'armée d'Afrique vers la Méditerranée. Dès à présent grâce à notre bienfaisante politique indigène et à l'aviation son alliée, serait impossible un coup dans le genre de celui que les agitateurs turcs et allemands ont monté au désert, en 1916, et qui nous a valu l'insur-

rection senoussiste et l'assassinat du Père de Foucauld.

C'est à ces grandes choses que songent les aviateurs en écoutant tourner leurs hélices au-dessus du Tanezrouft, plus sec et plus dur que le ciment; en parcourant leur ligne postale — la seule au monde qui traverse 3.000 kilomètres de désert sans matériel ni personnel de relais.

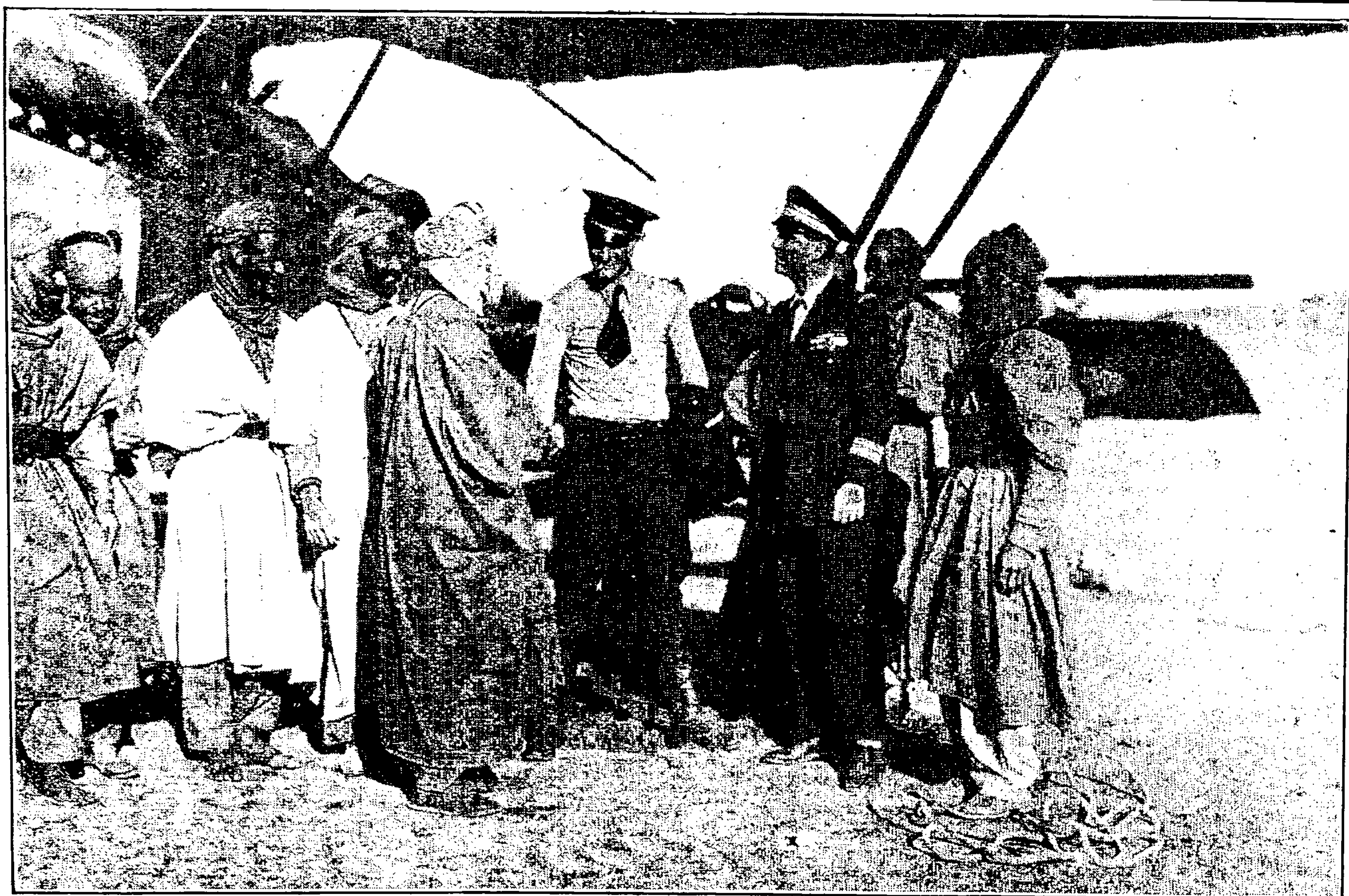
Alger-Gao-Zinder, par l'aviation militaire ! Il n'y a pas d'entreprise d'une plus frémissante intelligence ni d'exemple d'une force pacifique mobilisée plus à propos.



Après mille kilomètres de Tanezrouft l'arrivée sur le Niger est pour l'aviateur une joie physique. Le Tanezrouft, c'est le détachement suprême; mais le fleuve, deviné de loin par temps clair, vous rattache au monde et délie l'énigme humaine que pose le fier désert.

Le bled, comme la nuit, fait briller les diamants, pare le fleuve d'une vertu singulière. Aux hautes eaux et vu du ciel, le Niger s'avance, largement étalé, monstrueuse coulée violette à travers l'Afrique.

Ces impressions qui sont à deux pas de nous dureront autant que nous : d'abord, la plaine de gravier à l'infini, sans un soupçon de végétation ou d'érosion, un cercle d'horizon comme celui de la mer sans l'inégalité des vagues; puis les markoubas du Tilemsi déjà moins inhumains; enfin le ruban humide, le Thalassa ! Thalassa ! des grecs, l'air tonique promis aux poumons secs, la douceur du rivage, la fin du sable, le revoir, l'amitié, le philtre de vie... Tout rayonne : voici le



La caouette à l'atterrissage. - Les Sahariens entourent les aviateurs et s'intéressent à la liaison postale Alger-Gao.

fleuve ! Elle a été plus d'une fois pour l'aviateur douce et consolante la vision de l'eau à l'horizon...



L'aviation française a fait de Gao la plaque tournante de ses itinéraires d'Afrique. De Gao, l'avion peut rayonner sans difficulté vers Dakar, vers nos portes du golfe de Guinée, Konakry, Abidjan, Grand Bassam, Lomé, Kotonou, Douala, et vers nos bases importantes du Tchad et de l'Afrique équatoriale. L'équipement en terrains d'escale de toutes ces régions est d'une perfection minutieuse grâce à la pensée continue des chefs de l'aviation de Dakar, des Tulasme, des Gama, des Bouscat qui ont successivement veillé sur cette œuvre unique.

Gao doit s'attendre à voir sa grandeur tomber au profit de sa voisine Zinder, (à 1.100 kilomètres plus à l'est sur le réseau routier de notre Afrique occidentale) qui sera reine et maîtresse de toutes les communications le jour où nous ouvrirons au trafic aérien, sans solution de continuité, l'axe central du Sahara. Ce dernier n'a été parcouru que jusqu'au Hoggar.

Dès que le tronçon désertique Tamanrasset-Agadès, aujourd'hui reconnu, sera régulièrement exploité, la ligne directe Alger-Zinder détrônera l'itinéraire actuel par Gao, parce que plus courte de 1.000 kilomètres et parce que riche de ressources en puits : c'est le vrai chemin du Tchad, du Congo, de Madagascar.

Les pilotes, les touristes aériens de la ligne ne connaîtront plus l'émotion de déboucher sur le Niger après le Tanesrouft fatal. Qu'ils se hâtent,

avant de s'engager sur une voie trop pratique, de jouir de cette image : le fleuve d'espérance succédant à mille kilomètres de ciment et de poussière.



Gao ! chef d'œuvre d'illusion et de rêve

— Je veux boire avec rage, dit l'aviateur en pénétrant dans son humidité chaude.

— Pourvu que je ne m'anéantisse pas avant de le revoir ! dit l'aviateur en le quittant.

Les bordjs mauves et rouges sont alignés le long de l'eau sous l'ombrage des caroubiers. L'eau reflète feuillage et murs multicolores. Des négri-lons nus, au ventre déformé, pataugent. Des pirogues sont amarrées sous les arbres pleins de bengalis. L'hélice du vapeur qui passe soulève des gerbes de bulles.

Mais ce qui est plus que tout réparateur des blessures du Tanesrouft, symbole d'adversité et de matière, c'est le bleu du Niger, un bleu indéfinissable et comme il n'en existe nulle part ailleurs. On le respire, on le sent transparent, incertain, filtré, et à chaque seconde changeant. Le Niger n'est plus, quand on rase la surface de l'eau, le gros serpent sombre de tout à l'heure qui coupe en deux l'Afrique : c'est un jardin d'eau qu'une forêt de fleurs et de plantes ensevelit sous les corolles et les feuilles.

Une faune ailée innombrable s'insinue, sans remuer une tige, à travers ce dédale végétal : hérons, grues couronnées, canards souffleurs, oiseaux marabouts, en troupe immobiles. On les dirait de porcelaine; soudain, elles s'envolent à deux mètres de la pirogue, poursuivies par des



Le Colonel WEISS a troqué son avion contre une pirogue
et profite de son séjour à Gao pour excursionner sur le fleuve.

coups de fusil. Les négrillons plongent pour ramener à bord l'hécatombe.

De-ci, de-là, la drôle de mine d'un cheval ou d'un bœuf, aux pattes invisibles, abandonné sur une petite île à fleur d'eau et qui semble debout sur le fleuve. Des nuages d'oiseaux blancs, les pique-bœufs, sont posés sur leur dos et les picorent.

Gao ! Tout est oublié : l'aspect de solitude du Tanesrouft, le maquis des ouadi morts, la terre balafrée de cassis, le néant jaune et pierreux... Il n'y a plus que le bleu, l'indéfinissable bleu du Niger...

Lieutenant-Colonel Pierre WEISS.



Rallye Aérien Saharien

RESULTATS TECHNIQUES

Le nombre des engagés était limité par le règlement à 60 avions :

27 engagements ont été recueillis par l'Aéro-Club de France et 33 par les Aéro-Clubs de la *Fédération aéronautique Nord-Africaine*.

Sur ces 60 avions :

41, soit 68 % des engagés ont pris le départ,

17 venant de la Métropole,

8 marocains,

1 Bel-Abbésien,

6 Oranais,

9 Algérois.

Par marque, les avions se répartissaient de la manière suivante :

13 CAUDRON « LUCIOLE » :

12 à moteur Salmson 95 CV.

1 à moteur Renault 95 CV.

8 CAUDRONS « PHAENE » :

3 à moteur Gipsy 105 CV.

1 à moteur Renault-Bengali.

4 à moteur Gipsy 130 CV.

5 FARMAN 230 ET DERIVES :

3 à moteur Renault 95 CV.

1 à moteur Salmson 95 CV.

1 à moteur Gipsy 105 CV.

1 FARMAN 190 :

à moteur Titan 230 CV.

1 FARMAN 390 :

à moteur Farman 150 CV.

2 POTEZ 36/14 :

à moteur Renault 95 CV.

3 POTEZ 43 :

à moteur Potez 100 C.V.

2 MOTH 60 :

à moteur Gipsy 85 CV.

3 PUSS-MOTH :

2 à moteur Gipsy 130 CV.

1 à moteur Gipsy 105 CV.

1 KLEMM :

à moteur Sienens 60 CV.

1 R.W.D. 5 :

à moteur Cirrus Hermès 105 CV.

34 avions ont effectué complètement l'itinéraire prévu dans les délais fixés.

Ils ont ainsi totalisé..... 121.788 kms

7 avions arrêtés en route pour des raisons diverses, ont parcouru.. 13.400 kms

ce qui fait que les 41 avions qui ont pris le départ ont effectué, au total. 135.188 kms

En d'autres termes :

83 % des avions ont parcouru dans les délais imposés tout l'itinéraire malgré des conditions atmosphériques souvent assez dures.

et 92 % des kilomètres qu'auraient dû faire ces 41 avions ont été effectués.

Enfin :

39 avions sur 41 engagés, soit : 95 % ont rejoints leur base de départ par leurs propres moyens avant la date de clôture du Rallye.

Les causes qui ont empêché 7 avions d'effectuer la totalité de l'itinéraire peuvent être résumées comme suit :

P... Luciole/Salmson 95 CV. :

Atterissage en campagne (train détérioré).

L... Potez/36/Renault 95 CV. :

Avarie d'atterrissage sur le terrain d'Oran.

F... Luciole/Renault 95 CV. :

Insuffisance de refroidissement du moteur.

C. B... Luciole/Salmson 95 CV. :

Baisse de régime à laquelle il n'a pu être remédié en campagne.

G. M... Phalène/Gipsy 105 CV. :

Ennui de soupape sur un cylindre.

R... Luciole/Salmson 95 CV. :

Obligation de rejoindre rapidement son point de départ par avion pour affaire urgente.

G... Phalène/Gipsy 130 CV. :

Hélice faussée par suite d'un coup de frein un peu brutal.

Quant aux difficultés qu'ont rencontré certains pilotes en cours de route, et auxquelles il a pu être immédiatement remédié, elles se sont limitées à quelques ennuis de béquilles (nettement trop faibles sur les Farman et sur les Phalènes) et à quelques défauts d'alimentation sur un Farman-Renault.



Le Gérant : M. le Général MEYNIER.

Imp. Rives, Romeu et Cie, 14-16, Rue Bab-el-Oued. - Alger

DEMANDE D'ADMISSION

Je soussigné, sollicite mon admission à l'Association des « Amis du Sahara », en qualité de membre titulaire.

membre bienfaiteur.

Je déclare adhérer aux statuts et règlements de l'Association.

Le

(signature)

Nom :

Prénoms :

Nationalité :

Lieu de naissance :

Profession :

Adresse :

Parrains : { M.
M.